



REVUE DE PRESSE

SAISON 2023 >> 2024

SEPTEMBRE 2023 - 78.2

Mise en scène & écriture Bryan Polach

Marina Da Silva – L'Humanité – 16/01/2023

Jean Luc Porquet – le Canard enchaîné –

Marie Plantin – Sceneweb – 01/2023

Armelle Héliot – Le journal d'Armelle –

Guillaume Lasserre – Mediapart – 01/2023

Amélie Meffre - Amnesty International

Philippe du Vignal - Théâtre du blog – 11/03/2023

Nicolas Dambre - La scène

Yves Poey – Delacouraujardin – 13/01/2023

Gil Chauveau - La revue du spectacle

Dany Toubiana – Souriscène – 01/2023

Claudine Arrazat – Critiquetheatreclau – 15/01/2023

Pierre Corcos - Visuelimage

Karim Haouadeg - Revue Europe

Rafael Font-Vaillant – A2S Paris – 01/2023

Léa Goujon Drafty – curiosity – 13/01/2023

Patrice Elie Dit Cosaque – Première Outre-mer – 27/01/2023

SEPTEMBRE 2023 - VIOLENCES CONJUGUÉES

Un spectacle de Bryan Polach & Karine Sahler

Martine Pesez – Le Berry Republicain – 18/02/2022

Le Courrier De Mantes – 22/10/2017

Chantal Gonzalez – Le Berry Républicain - 10/05/2016 (accessible uniquement aux abonnés)

OCTOBRE 2023 - LA TERRE ENTRE LES MONDES

Texte Métié Navajo

Mise en scène Jean Boillot

Guillaume d'AZEMAR de FABREGUES – Je n'ai qu'une vie – 3/10/2023

Yves POEY – Overblog – 3/10/2023

Jean-Pierre Léonardini – L'Humanité – 14/11/2022

Eric Demey – www.sceneweb.fr – 14/11/2022

Catherine Robert – La Terrasse – 15/11/2022

Rachel Rudloff – Toute la Culture – 15/11/2022

Véronique Hotte – Hottello – 11/2022

Yonnel Liégeois – Chantiers de Culture – 11/2022

Mireille Davidovici – Théâtre du blog – 8/11/2022

OCTOBRE 2023 - CROIRE AUX FAUVES

Texte Nastassja Martin

Mise en scène Émilie Faucheux

Caroline Châtelet – Sceneweb – 13/07/2021

Causette – 2023

Samuel Gleyze-Esteban – L'oeil d'Olivier – 16/07/2023

Marie-Emmanuelle Dulous de Méritens – La Terrasse – 19/07/2023

Eric Demey – La Terrasse – 13/06/2023

Luis Armengol – L'Art Vues – 16/07/2021

Eimelle Marie-Laure – Tours et Cultures – 24/07/2021

Marie-Hélène Guérin – Pianopanier – 6/08/2021

Jean-Michel Potiron – Blogjmblog – 5/10/2021

Léa Simonnet – Manifesto-21 – 22/11/2021

NOVEMBRE 2023 - ENTIÈREMENT ÔM À FLEUR DE PEAU

Conception, chorégraphie, décor & costume Armelle Cornillon

NOVEMBRE 2023 - LA FABRIQUE DU LIEU

Mise en scène Raphaël Patout

DÉCEMBRE 2023 - SÔCRATES

Texte et mise en scène Frédéric Sonntag

Sarah Franck – Art Chipels – 16/12/2023

Véronique Hotte – Hottello – 13/12/2023

JANVIER 2024 - LES BONNES - MATÉRIAU

Direction Jaroslaw Fret

Véronique Hotte – Hottello – 14/01/2024

FÉVRIER 2024 - SAUVE QUI PEUT (LA RÉVOLUTION)

Adaptation & mise en scène Laëtitia Pitz

D'après le roman de Thierry Froger (Éd. Actes Sud, 2016)

Mireille Davidovici – Théâtre du Blog – 06/02/2024

Laurent Klajnbaum – L'Insoumission – 06/02/2024

Véronique Hotte – Hottello – 06/02/2024

Stéphane Gilbert – 05/02/2024

Anaïs Heluin – Sceneweb – 04/02/2024

Jean-Pierre Léonardini – L'Humanité – 28/01/2024

Jean-Guillaume Lebrun – La Terrasse – 28/01/2024

Jean-Pierre Thibaudat – Mediapart – 26/01/2024

Jean-Pierre Han – Revue Frictions – 24/11/2023

FÉVRIER >> MARS 2024 - JOSÉPHINE LA CANTATRICE OU LE PEUPLE DES SOURIS

D'après la nouvelle de Franz Kafka

Mise en scène, adaptation et scénographie Régis Hebette

MARS 2024 - WALSER SHOW

D'après *L'Étang* (Ed. Zoe), *Petite prose* (Ed. Zoe), *Petits essais* (Ed. Gallimard) de Robert Walser

& *Promenades avec Robert Walser* de Carl Seelig (Ed. Rivages)

Conception & mise en scène Olga Grumberg Assistée de Jean-Pierre Petit

Jean-Pierre Thibaudat – Mediapart – 30/03/2024

Christine Friedel – Théâtre du blog – 18/11/2022

Hélène Kuttner – Artistikrezo – 11/2022

Marie-Emmanuelle Dulous de Méritens – La Terrasse – 17/10/2022

MARS 2024 - JE N'AI PAS LE DON DE PARLER

D'après *Blanche-Neige* et *Petits Textes Poétiques* de Robert Walser

Mise en Scène Agathe Paysant

Jean-Pierre Thibaudat – Mediapart – 30/03/2024

Jean-Pierre Léonardini – L'Humanité – 24/03/2024

Léa Goujon – Retardataire Chronique(s) – 18/03/2024

Vincent Bouquet – Sceneweb – 12/2023

Nicolas Thevenot – Un fauteuil pour L'Orchestre – 21/11/2023

Véronique Hotte – Hottello – 14/11/2023

AVRIL 2024 - CORPS PREMIERS

Texte & mise en scène Cédric Orain

Guillaume d'AZEMAR de FABREGUES – Je n'ai qu'une vie – 17/04/2024

Denis Sanglard – Un Fauteuil pour L'Orchestre – 24/04/2024

Véronique Hotte – Hottello Théâtre – 23/04/2024

Olivier Frégaville – L'Oeil d'Olivier – 14/02/2024

Jean-Pierre Thibaudat – Médiapart – 15/02/2024

Jean-Pierre Leonardini – L'Humanité – 12/02/2024

Sonya Faure– Libération – 16/09/2023

Hugues Le Tanneur – Transfuge, La Vie – 01/11/2023

Marie Plantin – Sceneweb – 09/11/2023

MAI 2024 - JEANNE

Texte & mise en scène Yan Allegret

Caroline Châtelet– Sceneweb – 8/05/2024

Guillaume d'AZEMAR de FABREGUES – Je n'ai qu'une vie – 7/05/2024

Nicolas Thévenot – Un Fauteuil pour l'orchestre – 27 novembre 2023

Hélène Kuttner – Artistik Rezo – 25 novembre 2023

Patrick Gay Bellile – La Matricule des anges – juillet 2020



La terre entre les mondes – Echangeur baignolet

📅 3 octobre 2023 🧑‍🎨 Guillaume d'AZEMAR de FABREGUES



La terre entre les mondes à l'Échangeur Baignolet : Jean Boillot met en scène le texte de Métié Navajo, avec un parti pris poétique et esthétique qui laisse le spectateur au carrefour de ses réflexions sur le monde et de ses émotions intimes

La scène s'inscrit dans un parallélépipède qui crée une perspective. A l'intérieur, deux chaises, un banc. A l'arrière, le tronc d'un arbre, debout... Voilà Abuela, couronne de fleurs, robe tradition... *Ces gens-là viennent de loin, du continent d'Hernan Cortès et Cristobal Colon. Mais pas de l'Espagne ; plus au nord. Et des siècles plus tard...*

On est dans une plaine perdue du Mexique, près d'un village Maya. Il y a Cecilia, son père est ouvrier, sa mère est partie, sa grand mère, vient de mourir, elle habite ses rêves. Il y a Amalia, mennonite comme sa mère et sa petite sœur. Les mennonites vivent selon la lettre de la Bible, s'approprient terres et forêts, cultivent un soja transgénique qu'ils vendent pour nourrir les animaux à l'autre bout du monde. Ils refusent le progrès qu'ils exploitent. Les mennonites donnent du travail aux mayas dont ils ont pris les terres, ne leur parlent pas. Cecilia et Amalia se parlent, partagent une même fascination pour la forêt au delà des plaines, la mer au delà de la forêt, la ville. Quand une ligne de train trace la disparition programmée de leurs mondes, elles partiront ensemble.

Il y a beaucoup de choses dans le texte de Métié Navajo. L'expropriation des populations indigènes, la déforestation, l'agriculture intensive, la mondialisation, l'aliénation par la religion, la transmission des rites et des croyances, la soif de vivre des jeunes filles quand elles deviennent des jeunes femmes, le bon sens des petites gens, l'omniprésence des cartels.

Jean Boillot a construit sa mise en scène comme une suite de tableaux poétiques et oniriques, cadencés par des noirs plateau qui cassent un peu le rythme. Son travail sur la lumière et la direction d'acteurs est particulièrement réussi, les acteurs jouent de leur présence autant que de leur ombre, sur la taille et les intentions de laquelle le spectateur peut projeter ses propres émotions.

Un spectacle paisible et poétique, esthétique, beau, qui laissera le spectateur au croisement de ses réflexions sur l'état du monde et de ses émotions intimes.

Au Théâtre l'Echangeur à Bagnolet jusqu'au 12/10/23

Du lundi au vendredi : 20h30; samedi : 18h00

Durée : 1h50

Texte : Métié Navajo

Avec : Lya Bonilla, Sophia Fabian, Christine Muller, Giovanni Ortega, Cyrielle Rayet, Stéphanie Schwartzbrod

Mise en scène : Jean Boillot

Visuel : Sylvain Martin – Square & Martin's

Cette chronique a été publiée pour la première fois sur www.jenaiquunevie.com



Critique

La terre entre les mondes

3 Octobre 2023 Rédigé par Yves POEY et publié depuis Overblog

📷



Photo Y.P. -

Mexico, mexi-iiii-cooooooo !

Où comment plonger dans plusieurs entre-deux mondes, durant près de deux heures oniriques et éthérées.

Oui, en nous invitant à découvrir un Mexique aux multiples facettes inattendues pour les spectateurs de ce côté-ci de l'Atlantique que nous sommes, Mélie Navajo nous propose un magnifique voyage à la croisée de plusieurs mondes.

Ces mondes auront un dénominateur commun : la terre. Le sol. Les racines.

Tout d'abord, nous allons faire connaissance de deux communautés d'hommes et de femmes mexicains.

D'un côté les « originaires », les descendants des Mayas qui furent colonisés (pour ceux qui ne

furent pas exterminés) par les envahisseurs Espagnols, avec deux personnages, Cécilia et son père, "simple" paysan.

De l'autre, des membres d'une communauté mennonites, descendants de familles européennes, qui vivent presque comme des Amish, ou comme la servante écarlate, de la série éponyme.

Amalia est l'une de ces filles dont la famille vit entre austérité et progrès, cultivant des champs de soja transgénique.

Croisée de mondes économiques également, où des villageois se voient confisquer leurs champs, au profit de producteurs de céréales transgéniques, utilisant des pesticides, du glyphosate à outrance, générant les cancers que l'on sait.

Croisée de mondes culturels, avec des modes de vie et des langues différents.

Mélie Navajo a passé beaucoup de temps dans ces contrées mexicaines, elle sait de quoi il retourne. La description, à la fois réaliste et poétique qu'elle nous en fait est tout à fait passionnante.

Croisée de mondes mystérieux, avec à pour les vivants, à jardin les morts.

Abuela, la grand-mère de Cécilia est décédée, emportée par les saloperies chimiques. Nous la verrons, dans son cercueil, revêtue de ses beaux habits mortuaires et de son châle jaune préféré.

Pourtant, elle reviendra d'outre-tombe pour nous dire, nous raconter, nous mettre en garde. Pour nous apprendre également.

Croisée de mondes actuels, où une tranquillité certes fragile côtoie la plus grande violence, celle des cartels, des narco-trafiquants, et leurs lourdes valises remplies de drogue ou de bank-notes...

A travers ces deux très beaux personnages de jeunes femmes, Mélie Navajo nous dresse un tableau à la fois édifiant au sens premier du terme, une image sans concession de ce Mexique actuel, un pays de contrastes en tous genres.

Des contrastes et des oppositions qui nous révéleront le destin de Cécilia et Amalia, avec une formidable note d'espoir, peut-être utopique, mais qui a le mérite d'être évoquée.

Le metteur en scène Jean Boillot a parfaitement réussi à traduire cette croisée des mondes, tout d'abord en utilisant au mieux la belle scénographie de Laurence Villerot et les non moins belles lumières de Ivan Mathis.

Deux espaces bien distincts.

Devant nous, une cage de scène en perspective forcée, grise, immaculée.

Le monde actuel, contemporain, moderne, aseptisé.

Avec des lumières diagonales, générant des ombres menaçantes.

Au lointain, le monde de la tradition, avec un gigantesque arbre aux racines imposantes, avec le champ que le père de Cécilia travaille à la main.

Des lumières douces, des fumeroles lourdes, pour qu'Abuela puisse revenir sereinement.

Les fidèles lecteurs le savent : je ne goûte guère les noirs-plateaux.

Pourtant ici, ces moments d'obscurité totale séparant les scènes vont participer pleinement à la dramaturgie, nous plongeant nous aussi dans un monde étrange et mystérieux.

D'autant que le spectacle possède un autre about majeur.

Christophe Hauser a réalisé une somptueuse création sonore, composée de sons étranges et de nombreux bruits.

Les sons de la forêt, les cris d'animaux, les chants d'oiseaux, mais aussi des bruits inquiétants, de sourds bruissements, des sons de moteurs spatialisés et latéralisés.

C'est un spectacle qui se regarde, certes, mais qui doit s'écouter également très attentivement.

Evoluant dans ces deux zones bien définies, six comédiennes et comédiens vont incarner de façon très intense et très juste tous les personnages de ce conte fantastique moderne.

Tous nous happent dès leur première intervention pour ne plus nous lâcher qu'à la toute fin de la pièce.

Je vous conseille très vivement de diriger vos pas vers le théâtre de l'échangeur, à Bagnolet, pour assister à ce spectacle à la fois sociologique, fantastique et poétique, qui nous dit le monde.

Les mondes.

Tels qu'ils sont, tels qu'ils ne sont pas, tels qu'ils devraient être.

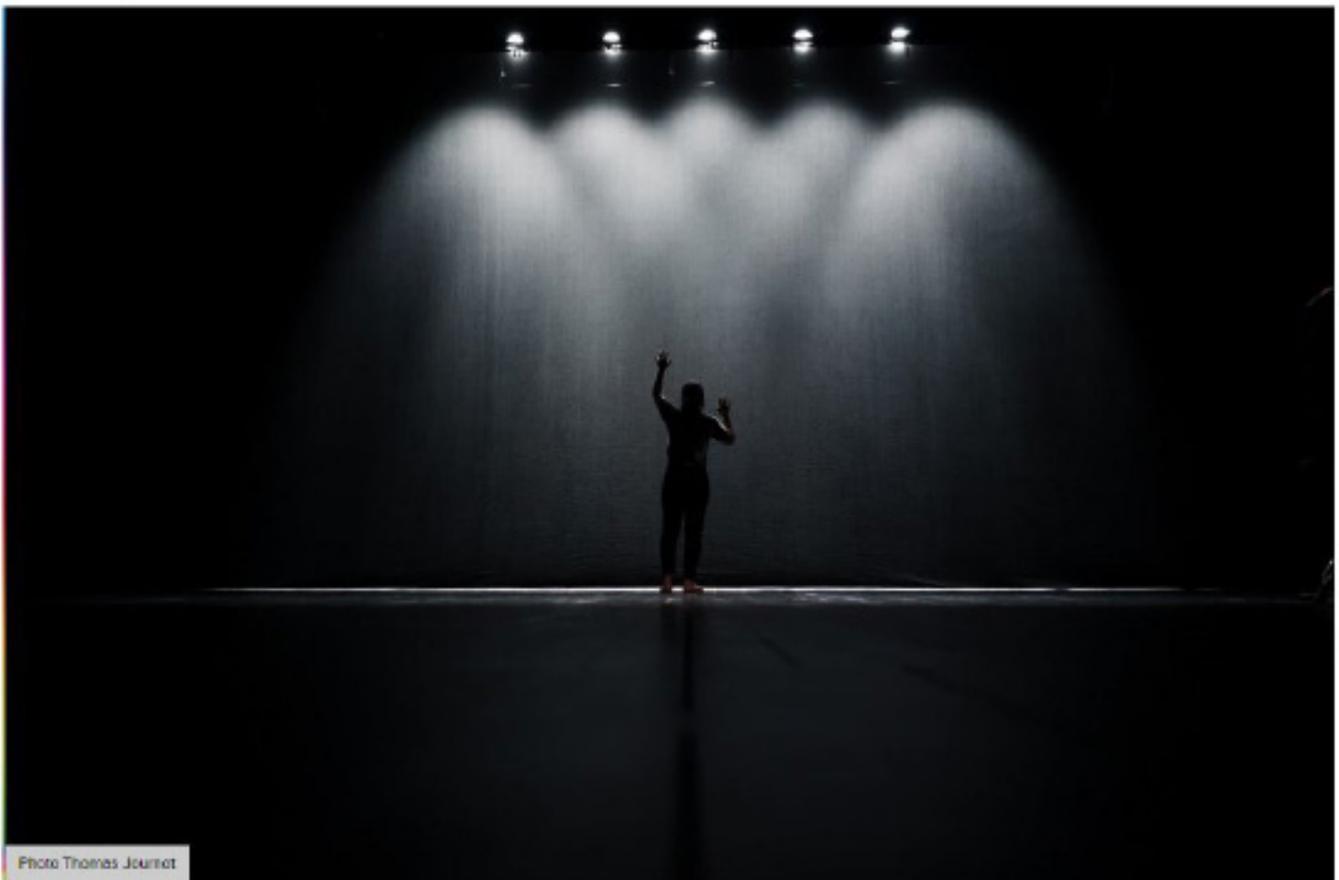
Et Fruko y sus Tesos de nous chanter la mémoire des Morts....



CROIRE AUX FAUVES
MARDI 17 >> SAMEDI 21 OCTOBRE 2023

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

Croire aux fauves, une renaissance au plateau



En adaptant le livre de Nastassja Martin, Émilie Faucheux livre un spectacle exigeant, où l'épure formelle et l'interprétation virtuose transmettent toute la puissance d'une renaissance.

En 2017, la comédienne et metteuse en scène Émilie Faucheux présentait au Festival d'Avignon *Médée-Kali*. Écrite par Laurent Gaudé, la pièce racontait le parcours de Médée, lui adjoignant la figure de Kali, déesse hindoue et Gorgone charriant avec elle une image de destruction, de terreur et d'effroi. Cette année, l'artiste propose – toujours à Présence Pasteur – *Croire aux fauves*. **Publié en 2019, ce livre de l'anthropologue spécialiste des populations arctiques Nastassja Martin relate l'attaque par un ours qu'elle a subi le 25 août 2015.** Autobiographique, *Croire aux fauves* narre à la première personne son travail d'anthropologue, sa rencontre avec l'animal dans les montagnes du Kamtchatka (dans l'extrême-orient sibérien) et ses suites. En lui arrachant une partie de la mâchoire, l'ours l'a amenée à bénéficier de soins en Russie, puis en France, un parcours de longue haleine. Surtout, cette expérience l'a transformée fondamentalement, et l'ouvrage déplie sa perception du monde en s'appuyant sur la cosmologie animiste des Evènes – qui l'ont accueilli au Kamtchatka.

Si *Médée-Kali* explore des figures mythiques là où *Croire aux fauves* est un récit autobiographique contemporain, si le premier est un texte dramatique là où le second est l'adaptation d'un récit, il y a néanmoins une parentèle dans ces deux projets. Ce sont à chaque fois des figures féminines qui s'adressent à nous directement, dont les paroles viennent de très loin, emmenant avec elles des mondes où la violence se mêle à la beauté. Ce sont à chaque fois, aussi, des femmes en mouvement, dont les parcours diffèrent – tragique pour Médée-Kali, de renaissance pour Nastassja Martin – mais où les états traversés sont d'une intensité folle. Enfin, **ce sont deux projets tenus avec une même rigueur et qualité d'interprétation par une comédienne** qui, si elle porte seule l'intégralité du texte, déplie le récit dans un dialogue étroit avec un musicien (ici Michael Santos).

Dès la première scène, l'on est saisi. Sur le plateau plongé dans l'obscurité et occupé à cour par le musicien et ses instruments (synthé, machineries et percussions diverses, instrument inspiré du thérémine), une bande de lumière se dessine progressivement sur le mur du fond. Gagnant lentement en intensité, elle révèle une présence que l'on peine à discerner. Qu'est-ce là au loin qui émerge du noir, soutenu par la musique ? D'où vient le souffle que l'on entend ? Au bout de quelques minutes, c'est la comédienne qui apparaît. Son buste, plutôt. Tournant lentement sur elle-même, un micro en main, elle raconte, débutant par le récit des heures qui ont immédiatement suivi l'attaque de l'ours. **Par cette première séquence venant empoigner aux tripes, le spectateur comprend qu'il n'y aura rien d'illustratif dans *Croire aux fauves*.** C'est par la puissance de la mise en scène et de l'incarnation d'Émilie Faucheux, comme par le dialogue subtil entre la comédienne et le musicien, que nous allons traverser le texte. Un texte adapté, dont le montage recentre le récit sur certains éléments : le lien étroit qui liait l'anthropologue aux peuples des Evènes, le lien avec l'ours – Nastassja Martin expliquant être devenue une « miedka », un être portant une part d'ours en elle – le décalage entre la Russie et la France (d'où l'éternel sentiment d'étrangeté) et, surtout, le lien animiste la liant aux éléments et aux êtres. Dans ce chemin vers la renaissance et la transformation induites par l'accident, les rêves occupent une place de taille. Témoins du vécu, traces du passé, indices pour le futur, ils se donnent comme des outils pour accepter le présent, continuer d'avancer.

Cet itinéraire long et douloureux où les certitudes sont remises en jeu, le spectacle en rend compte avec une grande finesse et de modestes artifices – l'ensemble se jouant sur un plateau nu. Le récit se dépie dans une succession de séquences dessinant à chaque fois une atmosphère différente – toutes dominées par les gris et la pénombre. **Sans misérabilisme, avec une distance qui n'oblitére pas une grande sensibilité, la comédienne transmet toutes les émotions du témoignage** (de la rage à la douleur, de l'incertitude à la confiance), le travail de création musicale épaulant avec pertinence l'ensemble. Avec sa remarquable épure formelle, *Croire aux fauves* ouvre l'imaginaire, convoque dans chaque séquence des images, des sensations, des émotions troubles, lointaines. Les réflexions de Martin sur l'animisme ne semblent ici pas abstraites mais sont transmises de manière concrètes et directes, elles s'éprouvent. C'est un chemin vers la vie, vers l'acceptation de la métamorphose et qui invite dans son final, qui sait, chacun à reconsidérer la sienne.

Caroline Châtelet – www.sceneweb.fr

Croire aux fauves

Texte Nastassja Martin (éditions Verticales)

Mise en scène Émilie Faucheux

Avec Émilie Faucheux et Michael Santos

Lumières Guillaume Junot

Création sonore Michael Santos et Emilie Faucheux

Costumes, accessoires et maquillage Amélie Loisy

Production Ume Théâtre

Avec le soutien de la Ville de Dijon, Conseil Régional de Bourgogne Franche-Comté, Conseil Général de Côte d'Or, Conseil Général de l'Yonne

Accueil en résidence Théâtre d'Auxerre, Artdam (Longvic), Le Théâtre (Macon)

Durée : 1h15

L'Echangeur à Bagnolet

du 17 au 21 octobre 2023



SÓCRATES

MARDI 12 >> MERCREDI 20 DÉCEMBRE 2023

Arts-chipels.fr

Les meilleurs spectacles du moment, théâtre, cinéma, expositions, concerts et aussi livres et autres événements culturels...

THÉÂTRE

SÓCRATES. UN ÉCHANGE DE BALLE EN FORME DE MATCH ENTRE UN FOOTBALLEUR ET UN PHILOSOPHE.

16 DÉCEMBRE 2023

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog



Cette rencontre improbable entre un footballeur brésilien et son presque homonyme du V^e siècle est l'occasion d'un savoureux échange sur la culture de la gagne et la démocratie.

Un homme vide bière sur bière dans un décor de caisses plastiques et de barbecue bricolé avec un container métallique scié en deux. Il se nomme Sócrates, un nom prédestiné sur lequel la pièce reviendra. Il a été un footballeur vedette du Brésil, un enfant terrible, un rebelle rétif à toute forme de discipline, un révolté fier de l'être qui a porté haut les couleurs de la liberté dans un pays alors sous dictature militaire. Il va entamer un dialogue avec un autre personnage, un vieux clochard anachronique, presque son homonyme, qui a traversé le temps : Socrate. Il est une autre icône, un philosophe grec surgi du passé, un autre « indépendant » réputé pour sa sagesse, dont l'enseignement public et la pensée libérée de toute croyance dérangerent suffisamment le pouvoir pour qu'il ait été accusé d'impiété et condamné à boire un poison mortel. De Socrate nous n'avons pas d'écrits sinon ceux que ses disciples, Platon et Xénophon, rapportèrent, mais le personnage et sa légende ont franchi la barre des siècles.



Une histoire hors du commun

Nommé Sôcrates par son père, un autodidacte féru de philosophie et de culture grecques – deux autres de ses fils porteront les noms de Sophocle et de Sosthène – le jeune garçon montre des dispositions footballistiques précoces. Mais, encouragé par son père qui avait arrêté sa scolarité à dix ans, avant la fin de l'école primaire, et avait compris l'importance, pour s'en sortir, d'être instruit, il entame des études de médecine qu'il mènera à leur terme en parallèle avec sa carrière de footballeur, ce qui lui vaudra le surnom de « Docteur ». Pour réaliser son ambition, il refusera toute forme d'entraînement « traditionnel », continuera de boire et de fumer et préférera la fête avec les copains à l'abstinence programmée d'une vie « sérieuse » de joueur. Sa réputation de prodige et son exceptionnelle réussite lui permettront de passer à travers les mailles du filet de la « norme » imposée.

Une pièce, comme un match

À travers des allers-retours entre présent et passé, le parcours de Sôcrates se découpe à la manière d'un match de foot en deux mi-temps, séparées par une pause et suivies de prolongations. La première partie fournit l'occasion de revenir sur son enfance et ses années de formation. Il y évoque en particulier l'installation de la dictature brésilienne en 1964 et les livres, en particulier Gramsci dont la pensée continuera de le hanter, que brûle alors son père de peur d'une arrestation. La mi-temps sera celle du repos et de la fête, l'occasion du partage. La seconde mi-temps abordera l'âge d'or de sa carrière au sein des Corinthians, qui est aussi celle de la résistance d'un groupe à l'oppression. Quant aux prolongations, elles le mèneront hors des frontières du Brésil, en Italie à la Fiorentina, où triomphe le foot spectacle et où le joueur se perd.

Le football, un instrument du pouvoir

Ce que la pièce met en évidence, c'est le poids que fait peser le pouvoir sur le football brésilien. Opium du peuple, il a pour objectif de détourner les Brésiliens des conditions de la dictature et de réaliser une union sacrée du « peuple » autour de son football. Enjeu national, le football fait l'objet d'un contrôle permanent. Le salaire des joueurs, leurs conditions d'entraînement, leur admission dans un club dépendent d'un système corrompu et autoritaire où les joueurs sont des pions, pris au piège. Le sport est mis sous surveillance étroite et les allégeances des joueurs au pouvoir exigées.

Les Corinthians, un espace de résistance

Ce n'est pourtant pas la voie que choisissent les Corinthians, un club fondé en 1910 par un groupe d'ouvriers d'origines diverses – portugaises, italiennes, espagnoles – pour offrir un pendant populaire aux clubs huppés de São Paulo. En 1981, la présidence des Corinthians échoit à un jeune sociologue, Adilson Monteiro Alves, plusieurs fois emprisonné pour ses activités en tant que leader universitaire. Il proposera une forme révolutionnaire de cogestion du club par tous ses membres, joueurs ou pas, un intéressement aux recettes, une prise de décision collective. C'est pour le club un âge d'or, marqué par des gestes symboliques forts : le flochage du mot « Democracia » sur les maillots, des banderoles portées par les joueurs, une incitation à la population d'aller « voter » – sous-entendu pour faire barrage à la dictature. Les images d'archives, projetées sur un drap, illustrent le propos. Ce même drap deviendra toge dans laquelle se drape Socrate et dans laquelle il drapera Sócrates. La démocratie corinthienne et la démocratie athénienne apparaissent comme des échos l'une de l'autre.

Un débat philosophique

Au moment où commence la pièce, en ce soir de 1982 en Espagne, l'équipe du Brésil a perdu contre l'Italie. Au lieu de jouer la sécurité – il suffisait au Brésil de faire un nul – le Brésil a continué à attaquer et a perdu le match. Mais Sócrates n'en ressent aucune tristesse car l'enjeu, pour lui, est la beauté du geste et non la gestion de la gagne. Plus importantes sont l'amitié, la camaraderie, la cohésion du groupe, qui procurent de la joie. Face à Socrate, qui ne conçoit pas la vie sans questionnement, tous deux se renvoient une balle qui passe par toutes les facettes de la vie de Sócrates, tant personnelles que politiques, tant positives que négatives. Si leur dialogue interroge les croyances du joueur, il ouvre la voie à un débat plus large sur la générosité et le don gratuit, opposés à une forme d'économie, rentable, de gestion, d'administration de la victoire, comme un élan qu'on arrête, réduit, restreint.

Il questionne aussi, sans toutefois aller au fond des choses, les limites entre intérêt individuel et collectif, ou entre démocratie et démagogie. Cet effleurement plutôt qu'une prise à bras-le-corps de notions fondamentales, la pièce les expose aux lycéens, silencieux et attentifs, qui formaient ce jour-là la masse des spectateurs. Avec pour enjeu de faire comprendre à ces jeunes, en partant de centres d'intérêts qu'ils ont en partage et qui leur « parlent » – et plus généralement au public – des notions complexes fondatrices de l'exercice du libre-arbitre. Margé des redites parfois, on ne peut que saluer cette pratique de la démocratie, populaire mais sans démagogie.

Sôcrates (Gagner ou perdre mais toujours en démocratie)

◆ Texte et mise en scène **Frédéric Sonntag** ◆ Assistanat à la mise en scène **Blaise Pettebone** ◆ Avec **Marc Berman (Socrate)** et **Matthieu Marie (Sôcrates)** ◆ Création vidéo **Thomas Rathier** ◆ Création musicale **Paul Levis** ◆ Création lumière **Manuel Desfeux** ◆ Scénographie **Anouk Maugein** assistée de **Paulie Bergogne** ◆ Création costumes **Hanna Sjödin** ◆ Maquilleuse / Coiffeuse **Pauline Bry** ◆ Régie générale en création **Boris Van Overtveldt** ◆ Régie lumière **Maëlle Payonne** ◆ Régie son / vidéo **Mathieu Genevois** ◆ Administration, production, diffusion **Pierre Reis & Valentina Viel** (Bureau Formart) ◆ Production **AsaNIsiMAsa** ◆ La compagnie fait partie du collectif d'artistes « Les Intrépides » de la Scène nationale Alençon / Flers / Mortagne-au-Perche. Elle est conventionnée par la DRAC Île-de-France et par la Région Île-de-France au titre de l'aide à la permanence artistique et culturelle ◆ Coproductions et résidences Théâtre Nouvelle Génération - CDN, Scène nationale d'Alençon- Flers-Mortagne-au-Perche, L'Échalier à Saint-Agil ◆ Coproductions Théâtre du Champ au Roy ◆ Résidences Points Communs - Nouvelle Scène nationale de Cergy-Pontoise et du Val d'Oise, Oui ! festival de théâtre en français de Barcelone, Théâtre de la Tempête, Théâtre Jacques Carat ◆ Création en mars 2023 Scène nationale d'Alençon-Flers-Mortagne-au-Perche ◆ Durée estimée 1h10

TOURNÉE

Novembre 2023 Théâtre Jacques Carat, Cachan (94)

Décembre 2023 Festival PIVO - Théâtre en territoire (95)

Du 12 au 20 décembre 2023, Théâtre de l'Échangeur – 59, av. du Général de Gaulle, Bagnolet (93). Mar.-jeu. 20h30, ven. 14h30, sam. 18h (www.lechangeur.org)

Janvier-février 2024 Théâtre de Thouars ; Théâtre de Cormeilles-en-Parisis ; Théâtre d'Aurillac ; Théâtre du Champ au Roy à Guingamp

Mars 2024 Théâtre de Brétigny (91)

Du 12 au 15 mars 2024 Théâtre Joliette, Marseille (13)

Socrates (Gagner ou perdre mais toujours en démocratie), texte et mise en scène Frédéric Sonntag, à L'Echangeur.



Socrates (Gagner ou perdre mais toujours en démocratie), texte et mise en scène **Frédéric Sonntag**, avec **Marc Berman & Matthieu Marie**, création vidéo **Thomas Rathier**, création musicale **Paul Levis**, création lumière **Manuel Desfeux**, scénographie **Anouk Maugein**, création costumes **Hanna Sjödin**, maquilleuse, coiffeuse **Pauline Bry**. Cie **ASANISIMASA**.

Le football est le sport-spectacle le plus suivi au monde – télévision, radios et médias -, mobilisant des milliers de membres de club, jouant un rôle formateur pour la jeunesse, constituant une immense affaire financière. D'une part, entre les deux équipes, sont requises habileté, force, maîtrise, entre succès et malchance, discipline et inspiration, malgré erreurs, fautes et cartons. Et de l'autre, entre le jeu professionnel et le public – affrontement et politique -, des relations troubles.

Cette affaire financière et scandaleuse aux interférences politiques douteuses est un spectacle populaire déchaînant des passions ambiguës, une industrie exploitant le marché du rêve et de la catharsis, simulacre de guerre et de stratégie, enjeu ludique et infantile de fantasmes. Violence de voyous, déplacée par les hooligans, des joueurs aux spectateurs partisans – les supporters; or, ce spectacle-industrie offre une esthétique de l'action collective que le plus grand nombre partage.

Frédéric Sonntag, auteur et metteur en scène, remet les pendules à l'heure d'une pensée solaire. Après la défaite du Brésil contre l'Italie lors de la Coupe du Monde de foot 1982 -, Socrates (1954-2011), légende du foot brésilien, s'isole au bord du stade après le match. D'une bière bue à l'autre, il réfléchit sur le sens de cette défaite – « Que gagne-t-on à perdre ? » -, alors que son équipe, favorite, devait remporter cette compétition. Un match nul aurait suffi pour la sélection; or, abandonnant la sécurité, le Brésil a continué à attaquer préférant la beauté du jeu à la victoire.

Et voilà qu'un autre homme surgit sur le plateau, venu de l'ombre et du Vè siècle av. J.-C., le philosophe Socrate – double du prénom-même du footballeur brésilien donné à celui-ci par un père cultivé – pour s'entretenir avec lui de sa vie, une sorte de pré-bilan existentiel, car,

comme le dit le philosophe bienveillant et critique, « une vie sans examen ne vaut pas la peine d'être vécue ».

Pour le sportif brésilien, surnommé « le Docteur » car il menait de front football et études de médecine, ayant hésité longtemps avant de s'en remettre au ballon, le parcours s'est avéré particulièrement atypique, non seulement à travers sa conception singulière du football – beauté du jeu et joie de jouer ensemble – mais encore par sa participation à la démocratie « corinthienne » – expérience unique d'autogestion démocratique d'un club de foot en pleine dictature militaire au Brésil -, sans faire l'impasse sur des années sombres où l'addiction à l'alcool fragilisait l'athlète.

La représentation de *Socrates* par Frédéric Sonntag est savoureuse, le plaisir d'une rencontre entre deux philosophes, l'un praticien et grave, l'autre théoricien quoique facétieux, qui se vit et s'expérimente, pour les spectateurs assis dans les tribunes, comme un match de foot – première période, mi-temps, deuxième période, prolongations: théâtre dans le théâtre et mise en abyme.

Sont analysés le rôle de leader comme démocrate corinthien, l'engagement politique pour la démocratie, et sa propre vision du football sur le terrain, envisagé comme un accomplissement collectif attaché au « beau jeu », plutôt qu'à la victoire et au gain absolutiste de buts vains.

En dehors du terrain, avant le match et sa préparation, ou bien après la rencontre sportive, le goût convivial pour la fête – plaisir immodéré et sans calcul – ont fait de Socratés une légende. Voici pourquoi, les deux comparses sur le plateau installent, à la bonne franquette et entre divers sacs plastique accumulés, une table précaire montée avec une pauvre planche, un barbecue, et des caisses de bière à n'en plus finir dont les acteurs offrent au public quelques bouteilles à partager.

La démocratie est le respect de tous les citoyens qui composent un peuple souverain et lucide. Soit le même combat pour l'art de la passe : donner le ballon, l'échanger, montrer qu'on n'est pas seul à le posséder, qu'on ne le

garde pas pour soi mais qu'on le « partage » avec le partenaire à ses côtés, même si le philosophe en titre se demande si la fameuse passe ne cacherait pas une façon de se défilier, d'échapper à un destin, de se débarrasser d'une responsabilité et de la refiler.

Pour en finir avec la performance et la rentabilité, choisir le jeu flamboyant, la circulation de la balle, le fair-play, la pensée collective, l'esprit d'équipe, selon la cohésion, l'entraide, l'invention.

Les acteurs Marc Berman et Matthieu Marie sont justes, vrais et précis, s'exprimant ici et là dans le naturel et l'évidence, le premier interrogeant l'autre et le questionnant amicalement, émettant des réserves sur ses dires, tandis que le second penche du côté de sa vérité, fort de sa pensée et de ses engagements existentiels. Un beau duo, une controverse remarquable d'humanité retrouvée.

Des valeurs collectives et conviviales en question qui renouent à travers l'échange et la reconnaissance de l'autre.

Véronique Hotte

Du 12 au 20 décembre 2023, à 20h30, sauf vendredi 14h30, samedi 18h, relâche dimanche, au **Théâtre de L'Echangeur** à **Bagnolet**. Tél : 01 43 62 71 20, reservation@lechangeur.org, www.lechangeur.org Janvier – février 2024, **Théâtre de Thouars**, **Théâtre de Cormeilles-en-Parisis**, **Théâtre d'Aurillac**, **Théâtre du champ au Roy Guingamp**. Mars 2024, **Théâtre de Brétigny (91)**. Du 12 au 15 mars 2024, **Théâtre Joliette, Marseille (Bouches-du-Rhône)**.



LES BONNES - MATÉRIAU

MARDI 9 >> SAMEDI 13 JANVIER 2024

hottello critiques de théâtre par véronique hotte

Les Bonnes-matériau, mise en scène de Jaroslaw Fret. Performance/ Spectacle Institut Grotowski et Atelier Wachowicz/Fret. A L'Echangeur Bagnolet.



Les Bonnes-matériau, mise en scène de Jaroslaw Fret, création à partir des textes: Les Bonnes de Jean Genet, Stabat Mater Furiosa de Jean-Pierre Siméon, Medeamaterial de Heiner Müller, Je meurs comme un pays de Dimitris Dimitriadis. Performance/ Spectacle Institut Grotowski et Atelier Wachowicz/Fret. Avec Marie Suze Jean-Baptiste, Katya Egorova, Elisa Guarraggi, Aleksandra Kugacz-Semerci, Monika Wachowicz, Marie Walker, Gey Pin Ang.

Sept femmes originaires de différents continents – Haïti, Chine, Russie, Kurdistan, Pologne -, enfermées dans un abri pour réfugiés, tentent de « partager » leur identité cachée à travers une suite incessante de jeux, révélations et performances. La question de l'identité devient progressivement secondaire – l'essentiel étant la conscience et la sensation de soi et la dignité.

En 1970, lors du festival « Théâtre et rituel », à Shiraz (Iran), Jerzy Grotowski déclarant qu'il ne dirigerait plus de représentation théâtrale, salua le génie de Genet, sa vision progressiste et son écriture qu'il considérait porteuse de « la parole du genre humain ». Près d'un demi-siècle plus tard, l'inspiration a conduit l'Institut Grotowski et Jaroslaw Fret aux *Bonnes* de Jean Genet, pièce qui dénonce ce rejet banalisé de l'humanisme et de l'empathie que nos temps actuels ne font que vérifier et confirmer encore et toujours; une prestation en compagnie d'interprètes internationales.

Des extraits du *Stabat Mater Furiosa* de Jean-Pierre Siméon, de *Je meurs comme un pays* de Dimitris Dimitriadis et de *Medeamaterial* de Heiner Müller accompagnent le texte original de Jean Genet. Or, le public de spectateurs n'entend guère les textes choisis, si ce n'est un mince échange final entre Solange et Claire : *Mais Madame, il est froid. – Je le boirai quand même. Donne. Et tu l'as versé dans le service le plus riche, le plus précieux. Soit* une « liturgie du silence » intérieur, une exploration intime de la frontière intérieure de cette expérience d'être rejeté. Et indiquer et refuser aussi de livrer à l'autre qui l'on est, à la façon de Genet lui-même, refusant l'identification.

Le texte, vécu de l'intérieur, est exprimé à travers l'incarnation des performeuses, leur présence lumineuse sur la scène sombre, leurs mouvements, leurs déplacements incessants, leurs gestes chorégraphiés – une mobilité intériorisée que dansent naturellement ces corps scéniques re-visités. Une façon de rendre compte, d'honorer et de donner chair à ce que Genet définissait comme *furtif*.

Une manière de rester à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de la narration, de rester en dehors du temps, pour laisser advenir notre temps immédiat à travers le trouble des figures blessées de l'émigration, les figures d'exil intérieur, les figures de rejet, note le concepteur Jaroslaw Fret.

Des femmes de générations diverses, issues d'ailleurs lointains et d'histoires singulières propres, enfermées ensemble dans un abri pour réfugiés, tentent de jouer un personnage des *Bonnes*, Claire ou Solange, esquissant des pas de danse et la performance d'un corps qui se donne et se livre sur la scène tout en se contrôlant et ne s'abandonnant jamais, protégeant toujours sa dignité.

Une tentative expressive et gestuelle d'atteindre à sa propre vérité et à la reconnaissance de soi. Un spectacle insolite en forme de cérémonie sacrée, juste avant que les figures théâtrales ne boivent le poison fatidique, les moments ultimes où la vraie vie existentielle se voit enfin ressaisie. A chaque représentation, une interprète performeuse finale qui varie, en alternance.

Somptueuse est la mise en majesté de cette « figure cachée » qu'est le témoin-spectateur, le public, indispensable co-sujet de toute action humaine, selon la théorie chère à Grotowski. Les chants traditionnels interprétés en direct sont le noyau dramatique de cette séance performative, des voix venues de très loin – temporellement et spatialement – et ancrées profondément en soi.

Elevés dans les cintres – un dressing céleste -, des jupons, des chemises féminines et des fonds de robe, des dessous blancs suspendus dans les airs comme autant de linges délicats qui attendent de vivre et de revêtir les femmes en souffrance. Au sol, de l'eau stagnante qui se reflète sur des panneaux transparents – parois qu'on relève et tiennent lieu de miroir -, à moins que ce ne soient les portes de l'enfermement des réfugiées ou celles de la sauvegarde de leur intimité, sous les lumières de bougies tremblantes de chandeliers anciens – esthétique mélancolique tchekhovienne.

Un ballet singulièrement envoûtant qui loin de laisser indifférent retient vivement le regard du spectateur.

Véronique Hotte

Du 9 au 13 janvier 2024, au ***Théâtre de L'Echangeur à Bagnolet.***



SAUVE QUI PEUT (LA RÉVOLUTION)

SAMEDI 3 >> SAMEDI 10 FÉVRIER 2024

sceneweb.fr

l'actualité du spectacle vivant

Roland Furieux fait sa révolution avec Godard



photo Morgane Ahrach

Dans *Sauve qui peut (la révolution)*, adaptation d'un roman de Thierry Froger, la compagnie Roland Furieux pratique son goût de l'entrelacement des formes et des sujets, du montage. Autour de la figure de Jean-Luc Godard, elle construit un univers composite aussi jouissif que riche pour la pensée, qu'elle soit politique, artistique, amoureuse...

« *La politique n'est pas seulement une activité, une profession, mais, pour les êtres humains, une condition* ». Avec cette phrase qu'elle reprend à l'historienne Sophie Wahnich, spécialiste de la Révolution française, pour le dossier de *Sauve qui peut (la révolution)*, Laëtitia Pitz réalise la première des très nombreuses citations dont est composée sa nouvelle pièce. Plus encore que le roman éponyme très éclaté, très hétérogène de Thierry Froger (Actes Sud, 2016) dont le spectacle est une adaptation, **la metteure en scène et directrice de la compagnie Roland Furieux créée en 1996 et basée dans le Grand Est se place au carrefour de bien des paroles**. En témoigne d'emblée la formule qui tente de présenter cette création – la tâche n'est pas simple – : « *Une série en 4 épisodes de Jean-Luc Godard, Danton, Marguerite Duras, Isabelle Huppert, Alain Damasio et d'autres* ». La promesse a de quoi surprendre, voire inquiéter. Que diable toutes ces célébrités de l'Art et la Révolution, et encore bien des personnages moins connus et d'autres inventés, viennent-ils faire ensemble sur un même plateau de théâtre ? Quelque chose comme inciter à penser le monde et en particulier celui de notre époque, avec exigence mais aussi simplicité, et surtout une très réjouissante liberté.

Fidèle en cela au livre de Thierry Froger, Roland Furieux organise son grand collage de mots et de sons – car toujours la compagnie joint la musique aux textes – autour d'un argument que l'on sait fictif puisqu'il est ancré dans le passé et n'a pas eu lieu : en 1988, la Mission du Bicentenaire de la Révolution française passe commande d'un film à Jean-Luc Godard alias JLG. Citation (imaginaire, comme beaucoup d'autres dans le roman) de Jack Lang : « *Il ne s'agit pas cher Jean-Luc, d'un film de commémoration, bien au contraire : si nous vous avons choisi, c'est justement pour que vous donniez une vision moins convenue de l'événement, impertinente même* ». JLG n'est pas dupe, mais l'idée l'excite. L'occasion de revenir à la politique dont il a fait des films avant de prendre d'autres chemins ? Peut-être. Sur un plateau sans décor occupé seulement d'une longue table centrale et de deux autres à cour et à jardin où s'entassaient toutes sortes d'objets, les trois interprètes du spectacle ne font absolument rien pour donner le moindre éclat de réalité à cette fable faussement historique. Au contraire, ils y vont d'une phrase de Brecht qu'ils répètent au début de chaque épisode, selon laquelle le jeu d'acteur doit être citation.

Le comédien Didier Menin et le compositeur, musicien et acteur Camille Perrin se soumettent à cette injonction avec autant de bonheur et de facétie qu'ils ont à la formuler, tandis que la plasticienne Anaïs Pélaquier se livre à toutes sortes de petites manipulations vidéo ou plastiques qui parfois ont un lien avec ce qui se dit, parfois pas du tout. Mais, rabâchent encore ses deux complices, « *ça n'a aucune importance* ». Ce qui leur importe en revanche comme à Thierry Froger, c'est de relier tout ce qui peut l'être. Non seulement la politique et la vie comme le suggère Sophie Wahnich, mais aussi l'Art et le quotidien, l'Art et la Révolution ou encore l'amour, les grandes figures du passé et les acteurs d'aujourd'hui... L'énumération de ce que rassemblent Laëtitia Pitz et sa belle équipe pourrait être longue. Les moyens employés sont au diapason des sujets qu'ils doivent permettre d'aborder : ils sont multiples, et davantage organisés de manière à produire frictions et questionnements que claire compréhension. En racontant par leur très personnelle combinaison de jeux théâtraux, musicaux et vidéo l'errance d'un JLG dans la Révolution autant que dans l'existence – il est question par exemple de son amour pour une jeune Rose, délicieusement jouée par Camille Perrin qui sait aussi mettre sa féminité et son humour au service d'Isabelle Huppert, sans oublier d'envoyer du son depuis son ordinateur –, Roland Furieux fait acte de désobéissance à tous les cadres, esthétiques autant que politiques. C'est ainsi qu'elle propose d'appréhender l'époque, avec audace, sans peur de faire tomber les vieilles statues et les plus récentes pour mieux les regarder et décider ce qu'on en garde. Et ce qu'on fout en l'air.

Loin de l'exclure, l'espace-temps que créent les artistes à la croisée de leurs fragments est des plus accueillants au spectateur : leur liberté se communique à lui, chargé en quelque sorte de réaliser le montage, étape centrale aussi pour le cinéaste Jean-Luc Godard que Didier Menin aborde sans la moindre déférence, avec même une décontraction joyeuse qui est le ton général du spectacle. Les figures de la Révolution, à commencer par Danton auquel un ami de JLG dont on suit aussi les méandres souhaite consacrer une biographie, sont approchées par Roland Furieux avec la même absence de révérence mais non de sérieux. **Le rire et le sérieux, voilà encore deux choses qu'entremêle la compagnie, notamment dans l'un des fils rouges de son feuilleton très anti-télévisuel : un dialogue entre JLG et Marguerite Duras**. Face à l'autrice de *L'Amant* incarnée bien sûr par Camille Perrin, nous voyons là un JLG désopilant, dépossédé de ses moyens lorsqu'il tente d'expliquer entre autres choses sa vision des rapports entre cinéma et littérature. La clownerie du dialogue jette le doute sur la nature de l'échange qui est encore un exemple de citation : réel ou inventé. Réel, peut-on répondre mais « *ça n'a aucune importance* ».



« Sauve qui peut (la révolution) » (VU au Théâtre l'Echangeur à Paris-Bagnolet – jusqu'au 10 février) : la Révolution française et Jean-Luc Godard ? Une rencontre improbable, elle a eu lieu, elle ne s'est pas conclue. Mais ! En 1989, Jack Lang a effectivement proposé à JLG de réaliser un film pour le bicentenaire de la Révolution française. Vous imaginez les angles d'approche « inattendus » du cinéaste, ses propositions, ses hésitations, ses blocages, ses ruades pour un film qu'il avait décidé d'appeler « 93 1/2 » ! Vous imaginez les va-et-vient entre la vie et les idées de JLG et les épisodes et personnages-clés de la révolution. Laëtitia Piltz et sa compagnie Roland Furieux se sont lancés dans l'adaptation scénique du roman initial de Thierry Frogier. Avec bonheur – c'est-à-dire qu'ils ont réussi leur projet et que celui-ci suscite notre bonheur de spectateur ! Quel magnifique travail de découpage et de combinaison des séquences, quelle superbe concrétisation d'un « spectacle vivant » où les mots, le jeu des interprètes (Didier Menin, Anaïs Pélaquier et Camille Perrin), les lumières, les sons de tous types, les images et textes projetés se conjuguent, se multiplient de leurs déploiements réciproques. De plus, dans le flux des quatre épisodes d'une heure, nous dépassons l'anecdote initiale pour être confrontés à des interrogations plus vastes et qui nous impliquent. Et aussi, nous sourions et nous rions (photos Jean Valès) (reservation@lechangeur.org)



Théâtre du blog

Sauve qui peut (la révolution)d'après le roman de Thierry Froger, adaptation et mise en scène de Laëtitia Pitz

Posté dans 8 février, 2004 dans [actualité](#)

Sauve qui peut (la révolution) d'après le roman de Thierry Froger, adaptation et mise en scène de Laëtitia Pitz

Difficile à attraper une révolution? Faut-il la sauver, ou s'en sauver? Point de départ de ce roman: un film sur la Révolution française dont la commande aurait été passée à Jean-Luc Godard (ici J.L.G.) pour la Mission du bicentenaire de la Révolution de 1789, par Jacques Lang, à l'époque, ministre de la Culture. L'auteur de cette œuvre curieuse mêle par un effet de montage à la Godard, les recherches fouillées et saillies du cinéaste, sa rencontre avec les personnages révolutionnaires et ses amours avec la jeune Rose, fille de Jacques Pierre, un ex-camarade maoïste.

Recycler, couper, coller: un credo que Thierry Froger prête à son J.L.G. Comme dans ce roman imprimé en plusieurs typographies et où il procède par courtes séquences juxtaposées, Laëtitia Pitz a mis en scène une adaptation en quatre épisodes d'une heure chacun, en entrecroisant les thématiques, à la manière d'une série: «La mise en lien de Jean-Luc Godard-le cinéaste d'une vie-et Georges Danton, mais aussi les XX^{ème} et XVIII^{ème} siècles et un thème brûlant: la Révolution... Tout cela m'a immédiatement séduit chez Thierry Froger.»

Un même lieu rassemble les personnages: une île sur la Loire où Robespierre a exilé le tribunal et où Jean-Luc Godard retrouvera son ami historien, par ailleurs biographe de Danton. On regarde la fin des années 1790, depuis le début des années 1990, elles-mêmes dans le rétroviseur de mai 1968! Mais l'utopie ne cessait d'exister, comme toute révolution.



Oliver Velté

Sur le plateau, quelques tables et chaises d'école, un fauteuil, des écrans de toute taille et, au lointain, une forêt de miroirs: un décor simple conçu par Anais Pélaquier qu'elle manipule au gré des épisodes... Une présence quasi silencieuse aux côtés des acteurs Didier Menin et Camille Perrin qui est aussi, /ai, à la console musicale. Chacun se présente et annonce la couleur: «Les acteurs doivent citer, disait le père Becht.» Lesquels joueront avec une juste distance les nombreux personnages. Et défilent en contrepoint sur les écrans, des extraits de films de J.L.G., interviews, photos, images d'actualité, archives... Le roman convoque aussi Jules Michelet avec, d'abord, le massacre de la princesse de Lamballe.

Nous allons suivre en parallèle la Révolution française et le parcours du film. *Projet 1789* de Jean-L.G. deviendra au fil du temps: *Projet Quatre-vingt-treize et demi* (un clin d'œil au roman de Victor Hugo et au film *Huit et demi* de Federico Fellini.) Et quand la guillotine de la Terreur coupera la tête des révolutionnaires, ce projet tournera court...

Mais nous serons passés par bien des anecdotes, comme ces échanges épistolaires-fictifs-entre Isabelle Huppert et J.L.G. qui lui propose de jouer Sarah Bernhardt bégayant dans le rôle de Théroigne de Méricourt, une héroïne de la Révolution devenue folle. Refus de la star et bouderie du réalisateur.

Thierry Froger s'amuse aussi à pasticher des citations de lui mais en rapporte aussi de vraies: les limites se brouillent entre fiction et réalité. Il a aussi demandé à Antoine de Baecque, historien du cinéma et spécialiste de Godard, soi-disant chargé par la Mission du Bicentenaire, de rendre compte de l'avancée de ce *Quatre-vingt-treize et demi*... Il y a aussi un vrai/faux dîner avec Jean-Luc Godard et la psychanalyste Elisabeth Roudinesco, biographe de Théroigne de Méricourt...

Au millefeuille de *Savoir qui peut (la révolution)*, Laëtitia Pitz ajoute un dialogue cocasse entre le cinéaste et Marguerite Duras (ne figurant pas dans le roman), avec un échange ping-pong entrecoupé de remarques sèchement ironiques sur les relations entre l'écrit et l'image, la représentation de l'irreprésentable comme les camps de concentration, et des réflexions sur la télévision, Moïse, Rousseau ou Sartre... Un feuilleton littéraire en trois épisodes...pas vraiment indispensable. L'idylle entre Rose et J. L. G. s'affirme puis se délite au troisième: cela va interrompre les fils narratifs tendus pour s'attarder sur la vie intime du cinéaste. Mais la série se conclut brillamment par le procès de Danton, avec un extrait de *La Mort de Danton* de Georg Büchner où le tribun, dans un discours flamboyant, prédit à son ami le même sort que le sien...



© Margaux Akraah

Enfin, après ces détours et jeux de miroir entre réalité et fiction, Laëtitia Pitz nous offre la définition du mot révolution du *Larousse*: «Nom féminin, mouvement circulaire d'un objet autour d'un point central par lequel il revient à son point de départ.»

Faut-il revenir à la Révolution, comme le propose joyeusement ce spectacle et l'historienne de la Révolution, Sophie Walruich : « Appeler à la Révolution est une manière de proposer, dans une conjoncture mortifère et délétère, marquée par l'abandon des lois protectrices du bien-être et la valorisation des seules lois du libéralisme, un avertisseur d'incendie. Essayer de fabriquer des passages pour transmettre une expérience inouïe qui permette d'entendre à nouveau que la politique n'est pas seulement une activité, une profession, mais, pour les êtres humains, une condition. »

Laëtitia Pitz qui dirige la compagnie Roland Furieux (tout un programme !) et dont nous avons apprécié *Perfidia* et *Les Furtifs* (voir *Le Théâtre du Blog*), nous entraîne ici dans une belle traversée politique, littéraire et théâtrale. Il faudra suivre cette équipe lorraine.

Mireille Davidovici

Jusqu'au 10 février, Théâtre de l'Échangeur, 59 avenue du Général de Gaulle, Bagnolet (Seine-Saint-Denis). T. : 01 43 62 71 20

Le roman est publié chez Actes Sud (2016).

hottello critiques de théâtre par véronique hotte

*Sauve qui peut (La Révolution) d'après
Thierry Froger, adaptation et mise en
scène Laëtitia Pitz, théâtre, musique et
arts visuels.*



Crédit photo : Jean Valès

Sauve qui peut (La Révolution), adaptation et mise en scène **Laëtitia Pitz**, d'après le roman de **Thierry Froger** (éditions Actes Sud, 2016), composition musicale, musique et jeu **Camille Perrin**, montages vidéos **Morgane Ahrach**, Collaboration artistique, scénographie, vidéos et jeu **Anaïs Pélaquier**, jeu **Didier Menin**, création lumières **Christian Pinaud**, régie lumières et vidéos **Florent Fouquet**, régie son **Michaël Goupilleau**, costumes **Stéphanie Vaillant**.

Le spectacle singulier de l'inventive Laëtitia Pitz se présente comme une oeuvre en quatre mouvements, de l'adaptation vers la scène. Le roman de Thierry Froger inspire cette démarche théâtrale inouïe, une écriture jouant du montage et de l'entremêlement de plusieurs histoires.

D'une part, Jean-Luc Godard tente d'écrire et de réaliser un film pour l'anniversaire du bicentenaire de la Révolution française, sur une commande de Jack Lang. D'autre part, le même cinéaste mythique est épris d'amour pour Rose, la fille étudiante de son ami Jacques Pierre, historien de la Révolution, installé du côté de Nantes, et écrivant une biographie de Danton. La fiction ne peut pas faire l'impasse sur les acteurs et actrices des films réalisés par JLG; entre autres, Isabelle Huppert; en même temps, le spectacle évoque d'autres réalisateurs : Fellini, Truffaut et Marguerite Duras...

Avec pour réalité scénique, une sorte d'atlas profus composé sur le sujet de la Révolution – historique, philosophique et artistique –, avec des extraits d'archives, d'articles, d'essais, d'émissions radiophoniques de peintures, de documents, d'interviews télévisuelles, de films de Jean-Luc Godard, grand provocateur devant l'Éternel, goûtant par-dessus tout, l'art du paradoxe et de la controverse. Avec aussi des musiques classiques, contemporaines et actuelles. Le leitmotiv du *Mépris* (1963) envoûte le public – thème de *Camille* du compositeur Georges Delerue,

Soit le plaisir d'entendre la voix nonchalante de B. B., et les réparties amusées du grand Piccoli.

Assemblage, montage, citations de sources venues de la Mémoire et de nos Temps actuels soumis aux questionnements sur les bouleversements, les soulèvements, les bifurcations, les évolutions, les rapports fluctuants au monde : des questions du jour sans cesse réactualisées.

Cette création convoque l'écoute du spectateur sur différents dispositifs. – spatialisation sonore, casque audio, acoustique... –, ce qui crée un espace de proximité avec le public. La relation de la salle à la scène est bi-frontale pour les deux premiers mouvements, et frontale ensuite – deux tables de travail, un fauteuil pour le maître à l'écart, deux chaises pour les deux partenaires. Sur chaque côté du mur de lointain, un écran projette des images de films, des citations en direct. De chaque côté des murs latéraux, une table d'études et des faisceaux lumineux de néons urbains.

Entendre évoquer Danton et Robespierre, avant que le spectateur n'assiste à un extrait de la *Mort de Danton* de Büchner; il aura entendu également le point de vue d'un historien de la Révolution. Et Godard Imagine la Princesse de Lamballe, l'amie sacrifiée de Marie-Antoinette, pour signifier la Révolution : la proposition de JLG. est jugée irrecevable pour la commémoration du bicentenaire.

On apprendra qu'Isabelle Huppert avait été pressentie pour le rôle par le cinéaste, mais celle-ci déclina la proposition, refusant de ramper nue sur le sol, bégayante et atterrée. On verra Alain Delon jeune se faire guillotiner dans le film de José Giovanni *Deux Hommes dans la ville* (1973). On entendra parler d'Antoine Doinel, personnage de fiction de Truffaut via Jean-Pierre L aud qui aurait pu participer au projet filmique révolutionnaire. On verra tant et tant d'images hétéroclites de la fin du XX à qui n'ont pas anticipé la morosité des deux premières décennies du siècle suivant.

Mais la représentation de *Sauve qui peut (La Révolution)* ce vaut le détour pour l'échange improvisé- dialogue ou conversation – entre JLG et Marguerite Duras, interprétés respectivement par Didier Menin – plus vrai que l'icône masculine du cinéma d'art français, même façon de parler – bredouillement et discours filé ou filandreux, à teneur existentielle. lunettes de soleil, tenue de tennis, et gros cigare à la bouche, goguenard et plutôt satisfait, critiquant J-P Sartre...

Le même est aussi Robespierre au masque de faucon, quand Danton est le cochon, rôle qui revient à Camille Perrin qui incarne aussi, en face de JLG, la réalisatrice d'*India Song* (1975).

On retrouve la gouaille, l'évidence bon enfant et le naturel de Marguerite Duras, grâce à l'interprète malicieux, aussi aux manettes musicales, jouant de son bras levé puis rabaissé, tels les signaux intempestifs de couperets de guillotine. Le comédien est encore la jeune amante Rose. Il revêt un gilet sur sa chemise pour jouer Marguerite ou porte une fleur rouge dans les cheveux pour Rose.

Le spectacle pétillant, bourré de références culturelles éloquentes – cinéma, littérature, peinture, Histoire – éveille l'attention, interpelle le spectateur amusé face à ces propositions aussi loufoques et facétieuses qu'emblématiques et opportunes, dans lesquelles chacun se reconnaît un peu au fil d'une traversée contemporaine de nos temps passés dits « modernes » qui mènent on ne sait où.

Véronique Hotte

Du 3 au 10 février 2024, 18h samedi, 16h dimanche, lundi, jeudi, vendredi 19h, relâches mardi et mercredi, au **Théâtre de L'Echangeur à Bagnolet**.
Tél: 01 43 62 71 20. reservation@lechangeur.org, www.lechangeur.org.

Mais restons-en pour l'instant à cette deuxième très indépendante partie du diptyque. Son titre déjà donne une indication essentielle : il s'agit bien de *Joséphine la cantatrice OU le peuple des souris*, l'accent étant bien mis sur la nécessité de la conjonction « OU ». « Ces titres en "ou" ne sont assurément pas très jolis, mais cela a peut-être ici un sens particulier. Cela a quelque chose d'une balance » écrivait l'auteur à son ami Max Brod. Cette balance entre la cantatrice et le peuple des souris, est le socle même de la nouvelle, la dernière que Kafka composa en 1924 quelques mois avant son décès, et alors qu'il craignait de voir son larynx attaqué et peut-être de perdre la voix. Ce qui nous ramène à Joséphine dont le chant n'est peut-être qu'un simple sifflement de souris. 1924, nous sommes tout juste quelques mois après le putsch de Munich par les nazis, et Kafka ne pouvait pas ne pas sentir l'odeur nauséabonde qui allait envahir tout le pays. Il y a sans doute aussi l'écho de cela dans la balance dont il est question. Mais bien entendu la nouvelle qu'écrivit Kafka en mars 1924 et qui est publiée un mois plus tard, n'a peut-être que le lointain relent de cette situation, le monologue de la souris chargée de nous entretenir de Joséphine (prénom féminin de Joseph K. ?) étant bien plus subtil et jouant à merveille de l'effet de balance. Le discours émis par la narratrice – une souris sans doute chargée de tâches ménagères ainsi que le suggère la mise en scène – prenant des chemins tortueux, circulaires, émettant un avis sur la cantatrice pour immédiatement le contredire, en tout cas pour le mettre en question, affirmant toutefois que tout le monde quelle que soit son opinion va l'écouter chanter – chant ou sifflement, mais pour quelle vraie raison ? Entre Joséphine et son peuple (autre terme essentiel du titre) une entente tacite existe, alors que les dangers extérieurs sont toujours présents.

Le texte de Kafka ouvre sur ces questionnements « tranquillement » et très distinctement émis par Laure Wolf, masque blafard et yeux grands ouverts comme écarquillés sur le monde ou plongés dans les abysses de la réflexion. Ce qu'elle réalise sous la houlette de Régis Hébert dans une scénographie qu'il a lui-même et comme toujours conçue, une sorte d'antichambre plus ou moins expressionniste de la mort (?) avec des projections d'images réalisées par Guillaume Junot... mais c'est toute l'équipe qu'il faut féliciter au plan de la lumière, de la création sonore, des autres postes de création. Une réelle cohérence sublimée par la comédienne, Laure Wolf dont on connaît le talent toujours au service d'aventures théâtrales fortes et singulières et que l'on avait pu déjà voir jadis dans *Le Terrier* mis en scène par Jean Lambert-wild, déjà mi-être humain, mi-animal avec sa petite queue de souris comme dans *Joséphine la cantatrice ou le peuple des souris*...



Sauve qui peut (La Révolution) de Laëtitia Pitz : l'art, élément indispensable pour qui veut changer le monde

06 février 2024

L'Insoumission.fr publie un nouvel article de sa rubrique « Nos murs ont des oreilles – Arts et mouvement des idées ». Son but est de porter attention à la place de l'imaginaire et de son influence en politique, avec l'idée que se relier aux artistes et aux intellectuels est un atout pour penser le présent et regarder le futur.

« Sauve qui peut (La Révolution) » est un spectacle qui éclaire en quoi la fréquentation de l'art est indispensable à celui ou celle qui veut changer le monde. Propos et formes. Nous disions il y a peu dans *l'Insoumission* : il n'y a pas de progrès social sans un développement des arts et de la culture partageable par tous. Pas de révolution sans imaginaire, sans sensible, sans symboles et concepts nouveaux. On y est. Et c'est aussi une grande jubilation pour le spectateur. Notre article.

Quand j'entends le mot culture, je sors mon carnet de chèques – JLG

L'histoire de « Sauve qui peut » est simple. En 4 épisodes radiophoniques d'une heure, on nous raconte l'histoire de la commande d'un film commémoratif à Jean-Luc Godard. Par Jack Lang et la mission du bicentenaire de 89. Affrontement d'une volonté politique de lissage et de consensus, course à la paillette... d'une part. De l'autre, recherche, malice, discord, insistance sur les angles et les aspérités d'un cinéaste qui ravive son passé. Faux semblants, flatteries, argent... auront raison de l'artiste. Comme souvent dans la vie. Rebondissements, émotion, pensée et drôlerie garantis.

Comme dans une tapisserie théâtrale tissée, cette trame narrative fictionnelle disparaît et réapparaît sous d'autres trames récurrentes. Celles de l'Histoire avec l'historien Henri Guillemin et surtout l'affrontement Danton vs Robespierre. Celles du positionnement des artistes avec, au cœur, le dialogue Godard/Duras. Et en périphérie, Huppert, Adjani, Delon et *tutti quanti*... Celle du politique et de l'intime. Celle des images, de leur sens et de leurs chocs. Celle de la confrontation des sons et musiques... Entre autres.

Comme chez Godard, le montage est limpide. Surtout pas transparent. Pas de continuité. Des ruptures. Du coq à l'âne. Des faux raccords. De la discorde. A découvert, les codes des montages. Textuels, iconiques, sonores. Le côté à côté, selon Godard, « transforme le hasard en destin ».

Ce tissage est dense. Bourré d'incursions et de références. On ne les attrape pas toutes. Mais la première grande générosité du spectacle est de ne jamais perdre le spectateur. Avec le retour de la fiction. Avec l'émotion. Avec le sens. Avec le rire.

Les miroirs devraient plus réfléchir avant de nous renvoyer notre image – JLG

L'enjeu de la représentation : la révolution. Sa traversée de nous-mêmes. Ses ratages. Nos désirs. Ses culs-de-sac. Citée par Laetitia Pitz, la metteuse en scène, Sophie Wahnich, historienne, écrit en 2015, : « *Convoquer la révolution est une manière de proposer dans une conjoncture mortifère et délétère, marquée par l'abandon du welfare et la valorisation des seules lois du libéralisme, un avertisseur d'incendie à la manière de Walter Benjamin.* »

Dans un tel contexte, il nous est vital de fabriquer des passages pour transmettre « *une expérience inouïe qui permet d'entendre à nouveau que la politique n'est pas seulement une activité, une profession, mais, pour les êtres humains, une condition.* ». Cela vaut pour la révolution comme pour la représentation. Sophie Wanich avait approfondi à Marseille aux Amphis lors d'une conférence sur Victoires et déceptions révolutionnaires – de 1789 à 1917.



La France insoumise
106 k abonnés

S'abonner AmFis2018

Méleni
A regarder... Partager
lafranceinsoumise

AMFIS 2018

Regarder sur YouTube VICTOIRES ET DÉCEPTIONS RÉVOLUTIONNAIRES

Et la représentation est justement une expérience. Jusqu'aux champs et contre-champs. Pas de révolution sans révolution de la scène. Plateau presque nu reconstituant un studio. Trois comédiens interprétant eux-mêmes et des dizaines de rôles. En trois, il y a deux acteurs et une actrice, un compositeur, une plasticienne, un clown auguste et un clown blanc, des chanteurs, un imitateur, un tennisman et deux pongistes... et des dizaines de personnages fictifs ou réels. Assistés par les techniciens professionnels du spectacle.

Commandant, avec les acteurs, les mouvements, les images et le son. Images. Fixes ou vidéos. Créées pour le plateau ou du XVIIIe, XIXe, XXe et XXIe siècles. Politiques, historiques, artistiques, people... Un montage savant qui parcourt plus que les 3 murs du théâtre. Idem pour les sons et les musiques. Savantes, populaires, harmoniques, improvisées, ritournelles, filmiques et lalalalala. Une nudité de plateau peuplée d'une infinité de sons et de lumières, de détails méticuleux qui apparaissent et disparaissent des fausses tables de catering. Tout est prolongé et renouvelé à chaque épisode.

De mes os ferez des flutes – JLG

Le débat théorique sur la révolution se retrouve en chair. Incarné. Rarement seul. Extrait d'un dialogue, d'une confrontation, d'un collage. Dialectique. C'est la seconde grande générosité de ce spectacle. Il est ouvert et rend libre chaque spectateur. Les tournants de 1793. La possibilité de la représentation ou non de la Shoah. Le rapport intime et politique. La révolution de la forme théâtrale par Büchner dans son temps. Les années Mitterrand. Le cinéma... On comprend tout. On en fait ce qu'on en veut. On construit et peut-être cela nous transforme.

On comprend tout. Et donc aussi Büchner en son XIXe siècle. Büchner, ce fils allemand de la révolution française. « *Le rapport entre pauvres et riches est le seul élément révolutionnaire au monde* », disait-il dans son Manifeste pré-marxiste. Le Messenger Hessois. Tract distribué toute sa vie. Finie à 24 ans. Le titre : « Paix aux chaumières. Guerre aux palais. » Ou sa pièce « La mort de Danton ». Étonnante modernité. Apparition du peuple comme personnage. Puzzle de la révolution résistant à toute interprétation figée. Une des pièces les plus jouées au monde.

Robespierre : « *Nous avons bien le droit de demander si on a dépouillé le peuple ou serré la main dorée des rois, quand nous voyons les législateurs du peuple faire parade de tous les vices et de tout le luxe des ci-devant courtisans, quand nous voyons ces marquis et ces comtes de la Révolution épouser des femmes riches, offrir des festins somptueux, s'adonner au jeu, avoir des domestiques et porter des habits coûteux. Nous avons bien le droit de nous étonner quand nous les entendons plaisanter, faire les beaux esprits et affecter le bon ton* ».

Danton : « *Mais j'aurais aimé mourir autrement, sans aucune peine, comme une étoile qui tombe, comme un son qui s'éteint tout seul et se donne de ses propres lèvres le baiser de la mort, comme un rayon de lumière qui s'enfonce dans la clarté des flots. (...) Quelle importance ? Le déluge de la Révolution peut déposer nos cadavres où il veut ; avec nos os fossilisés, on pourra encore défoncer le crâne de tous les rois.* »

Tu crois qu'au bout de la nuit il y a une autre aurore ? Oui. Mais il faudra beaucoup d'audace. On ne succède pas au crépuscule comme cela – JLG

Hier fait lien avec aujourd'hui. Connaître notre passé pour avancer. Se débarrasser d'hier pour inventer le présent. Percussion et déconstruction. Didi Huberman raconte dans « Passer, quoi qu'il en coûte » : *« Un spectre serait donc notre « étranger familial ». Son apparition est toujours réapparition. Il est donc un être ancestral : un parent lointain, certes – qu'on a souvent peur de voir revenir à la maison, parce que s'il revient, c'est probablement pour rouvrir parmi nous une secrète et persistante blessure relative à la question généalogique ».*

Dans le jeu de la scène, il y a la langue. Ou plutôt les langues. Celle qui change le sens des mots, Michel Simonot en dit l'usage par lequel l'idéologie néolibérale amène, progressivement, à percevoir ses critères comme incontournables, quasi naturels. Pour dépolitiser. Voir *La langue retournée de la culture*. Ou au contraire reconquérir la fonction poétique du langage et son pouvoir révolutionnaire. Faire langue commune comme le tente lors de leurs entretiens Jean-Luc Godard et Marguerite Duras.

La tension, la torsion, le retournement... n'épargnent pas les mots. Entre 93 de Hugo et 8et demi de Fellini, le titre provisoire du film inachevé sera « 93 et demi ». Si on prononce son nom à l'anglaise, l'ami historien de Godard – Jacques Pierre, est un lointain cousin, de Shakespeare. Sa fille Rose manque d'un mot sa parenté avec Robespierre. Les mots aussi ont besoin du jeu. Et du neuf comme les comédiens le proposeront finalement pour la révolution.

Laetitia Pitz s'est inspiré d'un roman de Thierry Frogier. Le travail de la metteure en scène nous donne envie de le lire. Déjà le spectacle de la compagnie Roland Furieux fait écho avec aujourd'hui, la politique telle qu'elle se fait. Nos désirs et ce à quoi nous aspirons.

Encore 3 dates pour « Sauve qui peut la révolution » au Théâtre de l'Échangeur de Bagnolet
<https://lechangeur.org/programmation/spectacles> les jeudi 8 vendredi 9 février à 18h et samedi 10 février à 16h. Pour la tournée regarder le site de la compagnie Roland Furieux
<https://www.compagnierolandfurieux.fr/cv-latitia-pitz>

Par Laurent Kleinbaum



JOSÉPHINE LA CANTATRICE OU LE PEUPLE DES SOURIS

JEUDI 29 FÉVRIER >> VENDREDI 8 MARS 2024

sceneweb.fr

l'actualité du spectacle vivant

JOSÉPHINE LA CANTATRICE OU LE PEUPLE DES SOURIS, L'ÉTRANGÉTÉ AMPLIFIÉE

Caroline Châtelet

2 mars 2024

Après avoir monté *Kou le Paradore de l'arpenteur* (d'après *Le Château*), Régis Hebette prolonge son travail autour de l'œuvre de Franz Kafka et offre un spectacle maîtrisé travaillant la profondeur du texte de Kafka.



Joséphine la cantatrice ou le Peuple des souris – photo Corinne Martin

Pour sa nouvelle création, le metteur en scène et directeur du théâtre de l'échangeur Régis Hebette se saisit de *Joséphine la cantatrice ou le Peuple des souris*, une nouvelle écrite en mars 1923 quelques semaines avant la mort de l'auteur et qui est, par ailleurs, le dernier texte de Kafka. Transposant cette fable au plateau, Régis Hebette a choisi de confier le récit à Laure Wolf. Rejoignant le plateau par une petite porte située dans le décor, la comédienne va incarner la souris cantatrice, ainsi que nous le signale son visage grîmé, ses oreilles arrondies, comme la queue dépassant de ses vêtements. Cet animal anthropomorphe tout droit sorti d'un conte et qui dit volontiers ne pas faire partie des souris appréciant le chant de Joséphine va, dans un monologue à l'interprétation tenue de bout en bout déplier la place singulière de Joséphine et de son chant.

Vêtue d'une blouse grise sur une jupe et un chemisier, de petites bottines noires – qui vont accentuer le côté petits pas de petit rongeur – cette souris vient, comme sa mise le signale, du peuple. Qu'elle soit ouvrière ou employée de maison, voire, assistante de la cantatrice – ainsi que le laisse entendre les quelques activités de nettoyage et rangement auxquelles elle s'adonne – elle est en tous les cas une subalterne. C'est depuis le peuple des souris qu'elle s'adresse à nous, depuis une

position qui ne souffre guère l'inaction. Et tout au long de son récit, cette souris s'active, balayant, rangeant, s'octroyant juste quelques instants de pause et deux petits verres d'alcool. Progressivement et tandis qu'elle parle et travaille, elle investit le plateau. La scène révèle ainsi progressivement différents espaces travaillant les lignes de fuite et la profondeur de champ, agencés avec des panneaux noirs sur lesquels sont projetés des dessins en noir et blanc. Qu'il s'agisse de cette surimpression graphique, de la création lumière travaillant avec subtilité la profondeur de l'obscurité, ou des multiples espaces proposés par la scénographie, l'ensemble déploie une esthétique aussi soignée que maîtrisée renvoyant à l'expressionnisme allemand. Contemporain de Kafka, ce courant artistique avec ses angles, ses motifs géométriques, ses dessins, donnent ici corps à la structure même du récit. Car il y a quelque chose de sinueux, de tortueux dans cette fable, dans cette façon de travailler par bouts et reprises, de revenir sans cesse sur le même motif – Joséphine et son chant ou, plutôt, son sifflement – en le scrutant sous toutes ces coutures.

La complexité du rapport liant Joséphine au peuple, comme l'étrangeté de son chant et des effets qu'il produit, ont donné lieu à de nombreuses analyses et commentaires. Parmi celles-ci l'on trouve celle de la critique Diane Scott dans son essai *S'adresser à tous* (et figurant parmi les références citées par Régis Hebette dans le dossier de presse). Selon Diane Scott « Joséphine apparaît comme une anti-chef, un anti-leader de la fable, elle fédère à proportion qu'on s'en désidentifie. » La cantatrice « est à une place à la fois déchirée et précieuse » et c'est bien cela que donne à voir Laure Wolf dans son jeu toujours un peu teinté de distance et d'ironie. Une ironie qui ne disqualifie pas pour autant la place occupée par la cantatrice, mais qui sonde les paradoxes de cette situation. Celle d'une souris qui siffle au final plus qu'elle ne chante – cette capacité à siffler étant propre à tous ses congénères – et qui pourtant suscite le respect et le silence de celles et ceux qui l'écoutent. Une souris considérée comme un enfant, un être diminué, et qui va aller jusqu'à sa propre disparition, sa dissolution dans le peuple dont elle avait décidé de s'extraire. Une souris qui, par la position qu'elle s'est choisie et la pratique de son art, constitue le peuple qui vient l'écouter – et qui grâce à elle existe jusqu'à la dominer, occupant la place du père de cet enfant fragile.

Outre les questions (passionnantes) de la position de l'artiste dans une société et de la place de l'art, de ce qu'il peut fonder ou pas, de comment il peut permettre d'échapper à la vie quotidienne pour rêver, la nouvelle de Kafka embrasse plus largement d'autres enjeux. Celui du peuple et du rapport au politique – qui écoute-t-on et à la parole de qui apporte-t-on du crédit –, de la place et de l'importance de l'histoire (le texte évoquant l'absence de considération des souris pour leur histoire). Toutes ces questions, la mise en scène de Régis Hebette, portée par l'interprétation rigoureuse et assez fascinante (quoique parfois un petit peu trop proche de la psalmodie par instants le soir de la première) de Laure Wolf, les transmet. Le spectacle donne corps à cette nouvelle de Kafka sans l'illustrer ni écraser la complexité du propos, mais plutôt en rendant compte, avec une esthétique expressionniste maniant aussi les artifices du conte, de la richesse profuse de ce qui se noue dans cette histoire. Et la fin, au cours de laquelle la souris en vient à endosser le rôle de Joséphine, évoque même de rien la réversibilité éventuelle des places et positions de chacun : la cantatrice l'étant devenue de son propre chef, peut-être son départ peut-il, qui sait, amener une autre souris à décider de lui succéder ...

caroline châtelet – www.szeneweb.fr

Joséphine la cantatrice ou le peuple des souris
d'après la nouvelle de Franz Kafka
adaptation, mise en scène & scénographie Régis Hebette
avec Laure Wolf
création lumière Eric Fassa
création sonore Samuel Mazzotti
régie générale Saïd Lahmar
costumes (en cours)

Production Cie Public Chéri – Théâtre L'Echangeur

Théâtre L'Echangeur Bagnolet
du 29 février au 8 mars 2024

La Commune – CDN d'Aubervilliers

Le 29 mars (spectacle repris à l'occasion de la reprise de *K ou le paradoxe de l'arpenteur*)

l'Humanité

« JOSÉPHINE LA CANTATRICE OU LE PEUPLE DES SOURIS » : LE CHANT DU CYGNE DE KAFKA

Marina Da Silva

Mise à jour le 3.03.24 à 14:09

Régis Hebellet met magistralement en scène le dernier texte de Kafka, que vient éclairer le jeu étonnant de Laure Wolf.



« Josephine la cantatrice ou le Peuple des souris » jusqu'au 8 mars au Théâtre de l'Échangeur à Bagnolet.
© Inès Real

À la suite de *K ou le paradoxe de Sarpentette*, d'après le *Château*, Régis Hebellet, metteur en scène et directeur du Théâtre de l'Échangeur à Bagnolet, explore avec rigueur et passion la dernière nouvelle de Franz Kafka, rédigée deux mois avant sa mort, *Josephine la cantatrice ou le Peuple des souris*.

Ce texte majeur, considéré comme son testament littéraire, interroge la place de l'artiste dans la société et la relation du peuple avec l'art. Il a été finement analysé par Sarah Chiche dans sa préface de l'édition Petite Bibliothèque Payot (2019) ou par Diane Scott dans *S'adresser à tous* (Les Prairies ordinaires, 2021), plusieurs fois adapté à la scène dans des approches singulières.

Ici, c'est Laure Wolf qui endosse à elle seule le rôle de Josephine, celui de la narratrice et de ce peuple des souris qui se décline en souris obséquieuses ou râleuses, soumises ou contestataires, admiratives ou méprisantes... Elle est rentrée par les coulisses, s'introduisant dans ce qui pourrait aussi bien être la loge de l'artiste que la piste d'un cabaret.

Souris parmi les souris

De sobres panneaux noirs sur lesquels seront projetés des images et dessins en noir et blanc (Lumières d'Éric Fassa) vont créer une scénographie puissante et un espace de jeu qui ouvre à l'imaginaire et à l'émotion. Sans se grimer, avec juste une petite queue qui sort de son imperméable, par sa façon de se déplacer à petits pas sautillants, de s'avancer vers le public comme pour lui frôler le museau, elle est la servante ou l'alter ego de Josephine, souris parmi les souris.

Elle va chercher le public, le faire rentrer dans cette étrange fable animalière et métaphysique qui investigate la relation entre Josephine et son peuple : « Qui ne se pas entendre ignore le pouvoir du chant. » Un peuple humble et travailleur qui joue le jeu de la vénération mais remettra aussi en cause son chant qui ne se distinguerait en rien du « sifflement ordinaire de ses congénères » et serait alors « sans qualité », renvoyant la cantatrice à sa fragilité.

THÉÂTRE | ÉCRITURES

FRICTIONS

L'ŒUVRE À JAMAIS OUVERTE DE KAFKA

Jean-Pierre Han

5 mars 2024

Joséphine la contatrice ou le peuple des souris, d'après Kafka. Adaptation et mise en scène de Régis Hébert. Théâtre l'Échangeur à Bagnolet jusqu'au 8 mars à 20h30, puis le 29 mars au théâtre de la Commune d'Aubervilliers. Tél. pour l'Échangeur, 01 43 62 71 20.



Régis Hébert qui avait créé fin 2021 *K ou le paradis de l'arpenteur* d'après *Le Château* de Kafka, n'en a pas fini avec l'auteur pragoïse puisqu'il nous offre cette fois-ci *Joséphine la contatrice ou le peuple des souris*, deuxième volet de ce qu'il nomme un diptyque qui sera repris au CDN d'Aubervilliers fin mars. Peut-on jamais en finir avec Kafka ? Réponse à jamais négative sans doute... On pourra néanmoins se poser la question de savoir en quoi ces deux spectacles forment un véritable diptyque, en quoi ces deux adaptations – c'est surtout vrai pour le premier volet (qui fut une belle réussite), et alors que le deuxième volet a plus opéré, semble-t-il, sur des coupures de texte, le récit de Kafka ne nécessitant pas forcément une adaptation scénique au plan de l'écriture – en quoi donc ces deux adaptations se complètent ou non, en dehors du fait que *Le Château* resté inachevé a été écrit juste deux ans avant *Joséphine la contatrice*... et que l'on peut éventuellement considérer qu'effectivement les deux œuvres forment un tout.

JOSÉPHINE LA CANTATRICE OU LE PEUPLE DES SOURIS, D'APRÈS LA NOUVELLE DE FRANZ KAFKA, MISE EN SCÈNE, ADAPTATION ET SCÉNOGRAPHIE, RÉGIS HEBETTE, À L'ÉCHANGEUR.

Louis Jazot
5 mars 2024

Crédit photo : Connie Martin.

Joséphine la cantatrice ou le peuple des souris, d'après la nouvelle de Franz Kafka, mise en scène, adaptation et scénographie Régis Hebette, dessins et collaboration à la scénographie Jean-Marc Musial, dispositif projection images Guillaume Janot, création lumières Eric Fassa, création sonore Samuel Mazzotti, costumes Alice Trouvet, maquillage Julie Poulain, avec Laure Wolf.

Dernière nouvelle écrite et publiée du vivant de Franz Kafka, souvent considérée comme une œuvre testamentaire, traitant du statut et du rôle de l'artiste, particulièrement au sein de la communauté juive, *Le peuple des souris* serait une métaphore du peuple juif de plus en plus confronté en Europe à une hostilité générale, soumis et condamné à se cacher pour survivre.

Pour Régis Hebette, ce qui est à l'œuvre, c'est la double question « du peuple et de sa relation, sinon à la littérature, en tous cas au chant de Joséphine – qui on l'aime compris, doit aussi s'entendre comme *art* de Joséphine ou encore *poème* de Joséphine »

La mise en scène respecte scrupuleusement le texte de Kafka, elle fonctionne plus comme une illustration au sens propre que comme une adaptation. Illustration car la comédienne, Laure Wolf, qui joue la narratrice, est grimée en souris avec un maquillage inspiré des albums pour la jeunesse. Un comble pour un peuple qui aux yeux de Kafka ne connaît pas l'enfance, ou très furtivement !

L'impression est appuyée par le décor constitué d'un jeu de parois peintes, peut-être les dessous de scène ou les coulisses d'un théâtre qui déclinent un camaïeu de gris. La narratrice serait peut-être une technicienne de plateau ou une simple employée d'entretien qui va distiller l'état des relations entre Joséphine et le peuple des souris tout en maniant le balai.

L'artiste Joséphine jouit d'un statut très particulier, elle n'est pas une diva, d'ailleurs elle n'en a pas la voix puisque son chant s'apparente à un sifflement. Elle siffle comme tous ses congénères mais son sifflement n'en est pas moins original et admiré comme tel, il semble même avoir un pouvoir d'attraction irrésistible.

Joséphine représente le peuple des souris dans son essence même, mais de façon immanente, c'est à la fois sa force et sa faiblesse. Elle est reconnue et son prestige lui permet de siffler où et quand elle le veut, devant un parterre subjugué, mais sans la moindre compensation matérielle.

Son pouvoir est fragile et limité, car le peuple ne veut pas d'une diva et n'admet pas la volonté de l'artiste de vivre de son art, ni même d'exister comme artiste aux yeux du monde extérieur.

La sœur naratrice devenant cantatrice a beau rejoindre une table de maquillage, elle est destinée à l'oubli et à la non-existence car le peuple des sœurs ne veut pas de modèle ou de créateur à part entière.

Laure Wolf fait sentir toutes les nuances et les incertitudes distillées par une nouvelle qui offre une leçon de philosophie, dont les interprétations sont multiples. Elle le fait avec malice et légèreté en apparence.

Une performance car le texte déconstruit le mythe de l'artiste et analyse les relations ambiguës qu'il a avec le public, qu'il soit lecteur, auditeur ou spectateur. Un spectacle fidèle et évocateur, conforme au maître de Kafka et à son humour corrosif.

Jusqu'au 8 mars, du lundi au vendredi 20h30, samedi 18h au Théâtre de l'Echangeur 59 avenue du Gal de Gaulle, 93170 Bagnolet. Tel : 01 43 62 71 20. reservation@lechangeur.org Vendredi 29 mars Théâtre de la Commune, CDN Aubervilliers, 19h30.

Le Canard enchainé

Journal satirique paraissant le mercredi

Joséphine la Cantatrice ou le Peuple des souris

POURQUOI donc le peuple des souris se précipite-t-il aux récitals de Joséphine? Elle siffle plutôt que de chanter et ne semble pas mériter tant d'admiration. Qu'est-ce qui la rend si précieuse? Quel mystère entoure le silence absolu qui accompagne ses performances?

Ce texte énigmatique, Kafka l'a signé juste avant sa mort, en 1924. Seule en scène, la comédienne Laure Wolf, avec une assurance saisissante, incarne la narratrice, mi-femme, mi-souris, à la voix grave et au regard halluciné. C'est dans un labyrinthe sorti d'un vieux film muet qu'elle évolue, se fondant dans un décor aux accents expressionnistes. Tout y est sombre, étrange, captivant. Dans cette mise en scène de

Régis Hebette, la satire de la gloire artistique est cinglante. La dimension politique détonne aussi. Si les souris affluent pour écouter Joséphine, c'est qu'elle les fait s'évader de leur quotidien, rêver et se sentir appartenir à une même société. A travers les sifflements de la diva, elles trouvent peut-être un écho de leur propre désir de liberté.

Ce spectacle résonne fort, surtout à une époque où de nombreux théâtres, tels que L'Echangeur, à Bagnolet, sont ravagés par des tempêtes financières et lâchés par les pouvoirs publics. Du Kafka dans toute sa splendeur! **M. P.**

● A L'Echangeur, à Bagnolet, jusqu'au 8/3, puis à La Commune, à Aubervilliers, le 29/3.

Chantiers de culture

Joséphine, souris parmi les souris

Marina Da Silva

5 mars 2024

Crédit photo : Connie Martin.

Jusqu'au 08/03, au théâtre de l'échangeur à Bagnolet (93), Régis Hebertte met magistralement en scène Joséphine la cantatrice ou Le peuple des souris. Le dernier texte de Kafka, que vient éclairer le jeu rayonnant de Laure Wolf.



À la suite de *K ou le paradis de Sarpentott*, d'après le *Château*, Régis Hebertte, metteur en scène et directeur du Théâtre de l'échangeur à Bagnolet, explore avec rigueur et passion la dernière nouvelle de Franz Kafka, rédigée deux mois avant sa mort, *Joséphine la cantatrice ou Le peuple des souris*. Ce texte majeur, considéré comme son testament littéraire, interroge la place de l'artiste dans la société et la relation du peuple avec l'art. Il a été finement analysé par Sarah Chiche dans sa préface de l'édition Payot (2019) ou par Diane Scott dans *S'adresser à tous* (les Prairies ordinaires, 2021), plusieurs fois adapté à la scène dans des approches singulières.

Souris parmi les souris

Laure Wolf endosse à elle seule le rôle de Joséphine. Celui de la narratrice et de ce peuple des souris qui se décline en souris obséquieuses ou râleuses, soumises ou contestataires, admiratives ou méprisantes... Elle est rentrée par les coulisses, s'introduisant dans ce qui pourrait aussi bien être la loge de l'artiste que la piste d'un cabaret. De sobres panneaux noirs sur lesquels seront projetés des images et dessins en noir et blanc (lumières d'Éric Fassa) vont créer une scénographie puissante et un espace de jeu qui ouvre à l'imaginaire et à l'émotion. Sans se grimer, avec juste une petite queue qui sort de son imperméable, par sa façon de se déplacer à petits pas sautillants, de s'avancer vers le public comme pour lui froter le museau, elle est la servante ou l'alter ego de Joséphine, souris parmi les souris.



Elle va chercher le public, le faire rentrer dans cette étrange fable animalière et métaphysique qui investigate la relation entre Joséphine et son peuple : « *Où ne se pas entendue ignore le pouvoir du chant* ». Un peuple humble et travailleur qui joue le jeu de la vénération mais remettra aussi en cause son chant qui ne se distinguerait en rien du « *sifflement ordinaire de ses congénères* » et serait alors « *sans qualité* », renvoyant la cantatrice à sa fragilité. Cette énigmatique introspection sur la relation entre l'artiste et le peuple peut aussi être transposée à la relation entre le peuple et le pouvoir politique, la figure de Joséphine empruntant alors les traits d'un leader ou d'un dictateur. Le peuple des souris lui oppose le silence ou s'agite sans parvenir à constituer un corps commun qui se ferait entendre. Derrière l'apparente facétie de la fable, se cache aussi le désenchantement ou le pressentiment du désastre.

Kafka, atteint de tuberculose, écrit ce récit alors qu'il ne peut presque plus parler ni avaler. On entend alors le chant de Joséphine comme son dernier souffle. Qu'il rend le 3 juin 1924 au sanatorium de Kierling, près de Vienne.

Joséphine la cantatrice ou Le peuple des souris : Jusqu'au 8 mars, du mardi au vendredi à 20h30. Théâtre de l'Échangeur, 59 avenue du Général de Gaulle, 93170 Bagnolet (Rens. : 01.43.62.71.20). Le 29/03, à La Commune – CDN d'Aubervilliers (lors de la reprise de [K](#) ou [Le paradoxe de l'arpenteur](#), du 27 au 31/03).



***Joséphine la cantatrice ou le peuple des souris* – Echangeur Bagnolet : une fois encore, Kafka vous fera sourire, et réfléchir**

Guillaume d'AZEMAR de FABREGUES

8 mars 2024



Joséphine la cantatrice... à l'Échangeur Bagnolet : la dernière nouvelle de Kafka. Finement dirigée par Régis Hebette, Laure Wolf est remarquable. Un appel à retrouver la sagesse simple des peuples dont le soutien à son leader ne devrait jamais être inconditionnel

Sur la scène, des recoins, des passages, des meubles. Des chaussures à talon. Un carton à chapeau, un journal, un morceau de pain sur une assiette. Des vêtements. Une porte s'ouvre sur une souris grise. Elle commence à balayer. Notre cantatrice se nomme Joséphine. Qui ne se pas entendue ne connaît pas le pouvoir du chant.

Le chant de Joséphine n'est pas véritablement beau. C'est le sifflement habituel des souris, en un peu plus faible, elle n'a pas la force. Si dans un groupe, on ne distinguerait pas le chant de Joséphine, ses concerts sont un moment de grâce, d'unité. Joséphine a beau être unique, irremplaçable, quand elle demande à ne pas travailler, le peuple dit non, et elle travaille. Joséphine fait du chantage ? le peuple fait la sourde oreille, petit à petit Joséphine disparaît.

Chacun receva le texte de Kafka à son filtre. J'y ai vu l'allégorie d'un peuple qui se consacre au travail dans un univers plein de dangers. Dans ce peuple, l'enfance est courte, la jeunesse n'existe pas, on naît adulte et on se met au travail. Le besoin de rêver, la maison d'être ? Le peuple des souris se choisit un leader. Une idéologie ou une religion ? Peu importe, le leader n'est qu'une souris banale. Le peuple des souris a la sagesse que le peuple des humains n'a pas, son soutien n'est pas inconditionnel. Quand les exigences de Joséphine deviennent trop fortes, le peuple des souris oublie Joséphine. Plus tard, certainement, viendra une autre Joséphine. Une souris banale, qui disparaîtra à son tour quand ses exigences deviendront inacceptables.

Finement dirigée par Régis Hébert, Laure Wolf fait un travail remarquable. Dans sa blouse grise, perchée sur ses bottines, elle est souris. Son corps est souris. Une souris inquiète qui guette le danger, il est partout. Une souris travailleuse, si elle parle, elle nettoie, elle range, à son départ, la scène sera nickel. Une souris parfois humaine, qui sait prendre un instant de repos, un petit verre. Sa voix est souris. Une voix monocorde, dans laquelle on perçoit le sifflement habituel des souris.

En sortant, j'ai retrouvé le peuple des humains. Celui qui travaille, a besoin de se distraire, de rêver. Qui se laisse conduire par ses leaders, les idéologies, les religions. Dont le soutien peut être inconditionnel. Brr... on frissonnait en sortant de l'Échangeur. Pourtant il ne faisait pas si froid.

An Théâtre de l'Échangeur – Bagnolet jusqu'au 08/03/24

Du lundi au samedi : 20h30; samedi : 18h00

Durée : 1h10

Texte : Franz Kafka

Avec : Laure Wolf

Mise en scène, adaptation et scénographie : Régis Hebette

Compagnie : Théâtre L'Échangeur – Cie Public Chéri

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Joséphine la cantatrice ou le peuple des souris, d'après la nouvelle de Franz Kafka, mise en scène de Régis Hebette, à L'Échangeur de Bagnolet

Nicolas Thevenot

8 mars 2024

Commentaires fermés sur *Joséphine la cantatrice ou le peuple des souris, d'après la nouvelle de Franz Kafka, mise en scène de Régis Hebette, à L'Échangeur de Bagnolet*



© Connie Martin

D'une ouverture à l'iris, faire un trou de souris. D'un premier plan de cinéma muet, faire fuser les mots de Franz Kafka comme un feu d'artifice dans la nuit noire de l'époque. Ce petit trou de souris, imaginé par l'écrivain dans son dernier texte publié avant sa mort, opère pareillement à celui percé dans la cloison de la caméra oscura projetant dans la chambre noire une image insoupçonnée du monde. *Joséphine la cantatrice ou le peuple des souris* est un changement de perspective, un décentrement et une brèche qui permettent de mieux y voir et penser. Un procédé qui, dans sa forme, pourrait se comparer à celui d'un Bourdieu choisissant la Kabylie comme terrain d'étude et, par l'écart culturel, par le déplacement, révélant une domination masculine qui sans cela resterait invisible sous nos propres yeux. Sauf qu'il ne s'agit pas ici de sociologie, mais de littérature, l'une des plus allutées qui soit, Franz Kafka, par le pouvoir de l'écriture, donnant voix à une figure animale comme il le fit fréquemment dans son œuvre. C'est à une souris, digne et incisive représentante de son peuple, qu'il délègue ce discours sur l'état de l'Art, en quelque sorte, si l'on veut bien élargir la focale de la fable du champ « lyrique » (puisque il est question d'une célèbre souris cantatrice) à celui du champ artistique global. Et c'est surtout un renversement de point de vue, puisque il s'agit d'écouter celles et ceux habituellement assignés à écouter, qui n'ont jamais voix au chapitre. A petit pas trottiné, dans le grignotement des syllabes, c'est donc le cheminement d'une pensée à rebrousse-poil que nous suivrons, décoiffante et vivifiante, creusant son tunnel dans la gangue de nos idées reçues, parole

toujours à pied d'œuvre d'un humble prosaïsme mais jamais obtuse, déconstruisant en quelque sorte le piédestal de l'artiste et son discours messianique surplombant, pour finalement apercevoir la part irréductible de l'art et de sa nécessité, inexplicable mais pas moins impérieuse. Il faut l'avouer : découvrir ce texte dans cette mise en scène et interprétation justes de perfection de bout en bout, produit un véritable sursaut de la pensée, une vraie joie de l'esprit. Un retour au cœur du théâtre, à ce qui fait théâtre, à ce qui nous fait public et à ce qui continue de nous interroger depuis le théâtre de mie de pain du ghetto de Vienne.

À la littéralité du dispositif littéraire de Kafka, qui ne fait pas dans la métaphore mais pénètre le corps des êtres et la matière des mots, répond la pleine incarnation de la comédienne. Au travail des mots de l'auteur correspond le fascinant travail de composition d'un personnage. Régis Hebert se fait révolutionnaire en œuvrant dans ce théâtre que certains diraient passé de mode quand ils sont eux-mêmes pris dans les œillères d'une autre vogue. C'est un théâtre de l'artisan, au plus près du texte, non pas comme un manque d'horizon mais au contraire comme un univers en puissance dans la germination des mots. Laure Wolf est grîmée entre figure du peuple, blouse grise, mitaines, visage fatigué, toujours affairée, et petite souris sillante, oreilles pointues et queue flottant au débord de sa blouse. La pertinence de cette approche esthétique est évidente dans la déflagration du texte. De même que la nouvelle officie un passage à travers la figure animale, le théâtre se devait également d'être un passage vers et non un reflet de l'humanité. C'est dans cette trajectoire et dans cet écart que réside l'art et que les mots peuvent faire naître de résonance. La mise en scène de Régis Hebert procède à sa façon comme un retour au masque originel du théâtre, et c'est par cet artefact, à l'instar de la nouvelle de Kafka, c'est par la stylisation virtuose du geste de la comédienne, qu'il atteint à sa nécessité. *Joséphine la cantatrice ou le peuple des souris* endosse une sublime exactitude, se nichant dans ses détails, remplissant les moindres syllabes, façonnant ses échos, densifiant ses gestes et regards. Rarement mots auront été aussi bien portés avec une précision digne d'une miniature de la Renaissance. Et puis il y a ce vertigineux jeu de rôle où l'actrice sous couvert de la narratrice se fait elle-même cantatrice sous nos yeux, dénigrée et glorifiée d'un même geste. Laure Wolf « fait face » devant nous comme Joséphine devant son peuple, creusant, questionnant, expérimentant elle-même, cette mystérieuse tension et cette ambivalente fascination qui relie peuple et artiste comme l'eau et l'huile. Kafka écrivait à son ami Max Brod que le titre de sa nouvelle était comme une balance. Régis Hebert et Laure Wolf font advenir cet impondérable, cet inqualifiable, cet éternel recommencement, miraculeusement à l'œuvre entre ses deux plateaux.





DIPTYQUE ROBERT WALSER

WALSER SHOW // JE N'AI PAS LE DON DE PARLER

LUNDI 18 >> SAMEDI 23 MARS 2024

Le Club de Mediapart Participez au débat



jean-pierre thibaudat

journaliste, écrivain, conseiller artistique

Abonné·e de Mediapart

1185

Billets

0

Édition

BILLET DE BLOG 20 MARS 2024

En promenade avec Robert Walser

Olga Grumberg signe « Walser show » en se promenant dans « L'étang » de Robert Walser et à côté. Agathe Paysant signe « Je n'ai pas le don de parler » en se promenant dans « Blanche neige » et autres textes de l'écrivain suisse. Une soirée doublement délicate et troublante dans les pas de « Robert » comme aimait à l'appeler François Tanguy

[Signalez ce contenu à notre équipe](#)

Robert Walser a beaucoup écrit mais jamais de très gros livres, il affectionnait les courts récits comme *L'Étang*, les notes, les « dramolets » comme *Blanche Neige*, beaucoup de lecteurs l'ont abordé par l'un de ses romans (*Les enfants Tanner*, *L'homme à tout faire*, *l'Institut Benjamenta*) avant de se rapprocher de ses poèmes, ses courts textes. Ouvrons le recueil *Petits textes poétiques*. Les titres des récits, souvent très courts, visent au plus simple : *Petite randonnée*, *le Rocher*, *La montage*, *Oscar*, *Soir*, *L'arrivée au pays...* De l'infra, de l'ordinaire, du tout venant. Et pourtant dès les premiers mots Walser nous prend et ne nous lâche plus.

Prenons, comme au hasard, ce court texte (deux pages, comme la plupart des autres) titré *En promenade*. Première phrase « *Un quidam s'en allait promener* » (on peut tiquer sur le choix du mot quidam effectué par le traducteur, mais passons). Robert poursuit : « *il accordait plus d'importance à la petite distance qu'à l'importante, à la significative longue distance. C'est dire par là que significatif était l'insignifiant* ». Il ne saurait mieux dire

Walser donne tout de même un nom à cet homme, Tobold (ce qui ne fait penser à cette ville russe, Tobolsk). Il marche sans se hâter. Il aime le soleil mais ne dédaigne pas la pluie. Il porte un vieux chapeau élimé, il aime les vieux paletots, les vieux souliers, il s'y attache « *une foule de souvenirs* » dont on ne saura rien. De même, Tobold aime les « *vieilles personnes usées* », et, tout autant, dire bonjour aux enfants et leur entendre dire bonjour. Ainsi aime-t-il « *être libre et aller sur ses jambes* », et c'est ainsi que marchent les récits de Walser. Et c'est ainsi qu'un récit de Walser en appelle, en convoque un autre. A chacun son alchimie, son bouquet.

C'est par *L'Étang* qu'Olga Grumberg est entrée dans la maison Walser, par l'histoire de Fritz, celle d'un « *enfant mal aimé qui décide de faire semblant de se noyer pour voir si sa famille, et tout particulièrement sa mère, réagira* ». Elle va froter ce récit à un autre *Réclame*, où il est question d'un « *cabaret de la Montagne* ». « *Récits, bribes, silences, incarnation de personnages et d'histoires, cette aventure nous pousse, nous acteurs, à nous promener dans le langage, avec je l'espère, une part de liberté si chère à Walser* » écrit Olga Grumberg qui a entraîné dans son aventure Renaud Danner, Esteban Lima de Carvalho, Jean-pierre Petit et Julie Pouillon. Tous sont à l'unisson dans l'infra, l'indécidable, le pas de côté, si chers, eux aussi, à Walser.

Dans *Je n'ai pas le don de parler*, Agathe Paysant s'appuie sur la pièce de Walser *Blanche-Neige*, l'éclaire par plusieurs textes extraits des *Petits textes poétiques* et s'appuie sur de belles analyses. Celle de Giorgio Agamben : « *La prose de Walser en revient à dire sans cesse : 'je t'enseignerai bien volontiers quelque chose, si j'avais quelque chose à t'enseigner' - et cette absence de toute vocation pédagogique est sa doctrine la plus ardue et la plus vitale* ». Ou ces propos de Walter Benjamin choisis par Agathe Paysant et qui figurent en quatrième de couverture de la traduction française du texte : « *Blanche-Neige, l'une des plus profondes créations de la littérature contemporaine, la seule qui permettrait de comprendre pourquoi cet écrivain [Walser], apparemment le plus ludique qui soit, ait été l'un des rares auteurs préférés de l'inflexible Franz Kafka* »

Des masques faits d'un simple bout de carton avec deux trous errant sur une lande noire chavirée, c'est ainsi que cela commence. Avec la Reine, Blanche-Neige, le Chasseur et le Prince comme autant de figures. Le roi, plus tard, viendra compter les points. Un entrelacs de mensonges, de postures, de ruses, de paroles fuyantes, de jeu, de théâtre. « *Du silence, oui vous en parlez en /cascade sans faire silence* » dit Blanche-Neige. Et plus tard, la Reine au Chasseur : « *Joue, comme pou de bon, la scène/a avec Blanche-Neige en péril/ dans les bois, joue pour nous, ici./ Fais mine de vouloir la tuer. /Toi, ma fille, prie comme en vrai./ Le Prince et moi, nous regardons/ et vous blâmerons si vous jouez/ trop mollement. Bon recommencez !* ». Le théâtre passe, léger comme une brise naissante bientôt noyée de fumée, et puis il s'évanouit, cesse. Au plateau, Marc Bertin, Camille Duquesne, Alban Gérôme, Nathalie Pivain et Marc-Antoine Vaugeois accompagnent Agathe Paysant dans sa visée d'un « *théâtre de peu* ».

Walser show, 19h30, *Je n'ai pas le don de parler*, 21h, jusqu'au 22 mars, Théâtre de l'échangeur de Bagnolet.

***Petits textes poétiques*, traduit de l'allemand par Nicole Taubes chez Gallimard**

***Blanche-Neige*, édition bilingue, traduction française Hans Hartje et Claude Mouchard, éditions Corti**

***L'étang et Félix*, Editions Zoé**



WALSER SHOW

LUNDI 18 >> SAMEDI 23 MARS 2024

WEBTHEATRE

Du 18 au 23 mars 2024 au Théâtre de L'Echangeur à Bagnolet.

WALTER SHOW D'APRÈS ROBERT WALSER PAR OLGA GRUMBERG.

Quand un enfant met en scène sa mort pour ressaisir l'amour maternel.

Publié par Véronique Hotte | 20 mars | Critiques | Théâtre | 0  | [WWW](#)



« Connaissez-vous le Cabaret de la Montagne ? Peut-être aurez-vous envie d'y faire un petit tour ? ». Cette invitation à entrer dans le théâtre crée le show, à travers l'expression de plusieurs figures insolites des textes courts de Walser. Un homme à la tête de citrouille, un autre qui se remémore sa petite soeur, une danseuse qui ne danse pas si bien. Théâtre d'apparitions, lieu magique de retournements et découverte de l'échange et de l'amour.

Dire l'infime dans un monde clair, sans arrière-pensées, sous un regard lucide, telle est l'attitude de l'enfant « innocent », clairvoyant, face à une sensibilité intuitive et mouvante. Soit la posture enfantine soumise au trouble de l'apparence de la vie et d'un langage à apprivoiser.

Un univers de conte ouvert sur un monde quotidien, entre expérience réelle et dérive onirique, sans oublier l'écriture micrographique de centaines de brouillons notés au crayon en caractères minuscules et sur des supports variés. Cette esthétique du dessin se retrouve dans la toile du lointain - montagnes blanches et lac enserré, et sur le mode verbal, échanges heurtés entre les personnages, mêlés de passages de prose poétique. L'évocation du conte noir avec fait divers de noyade et de meurtre commis dans un étang.

Bernard Echte, spécialiste de l'oeuvre de Robert Walser (1878-1956), voit en « L'Etang » : un récit-clé préfigurant la création future de Walser : l'étang dans lequel Fritz fait semblant de se précipiter pour gagner la vérification ultime de l'amour maternel, ne serait-il pas la métaphore de la tache d'encre à laquelle l'auteur a recours à travers l'écriture salutaire pour lui ?

L'écriture serait encore un suicide simulé pour gagner l'amour de la mère inabordable.

Pour la metteuse en scène Olga Grumberg, « la langue de Walser célèbre la force et l'audace des « faibles », elle met en avant la liberté d'inventer, de réinventer nos vies. »

Or, l'esprit de ce Fritz, selon les mots mêmes de l'auteur, « est un livre plein d'histoires ».

Mère ou pas, cette figure de femme lointaine ou blessée doit être délivrée de son sort, et l'enfant - soupirant à sa façon - va s'employer à libérer et émanciper la dame mal-aimée.

Tout part du sentiment de mal-être, de peur du manque d'amour, pour atteindre la liberté.

Légèreté et esprit facétieux, l'enfant-metteur en scène - Esteban Lima de Carvalho -, engage sa petite soeur - Julie Pouillon malicieuse - et son frère railleur - Renaud Danner - dans cette aventure, des êtres manipulateurs et manipulés, comme des marionnettes. Hors circuit, se tient un père - Jean-Pierre Petit - strict et rigide dans ses valeurs éducatives coercitives.

D'abord, Fritz ne se soumet pas : son arrogance s'oppose à la figure maternelle, une belle âme rivée à une apparence de froideur incarnée avec tact et émotion par Olga Grumberg.

Liberté de mouvement des corps et voix intérieures, apparences furtives des êtres fuyants qui vont et viennent, et se déplacent pour contrer l'ennui et partir vers le monde à découvrir.

Soit la résonance du drame de l'intime - trace fatale de la difficulté d'être - à travers la légèreté et l'allégresse mi-figue mi-raisin d'interprètes vifs et toniques qui incarnent des personnalités « naturelles », de belles personnes dessinées selon le crayon existentiel.

Un voyage vivant et acidulé, entre scènes incarnées, réflexions intérieures, et guitares.

Walser Show d'après l'oeuvre de Robert Walser - L'Etang, Petite Prose, Petits Essais, et Promenades avec Robert Walser de Carl Seelig, conception et mise en scène Olga Grumberg, assistée de Jean-Pierre Petit, scénographie Marine Brosse, toiles peintes Emmanuelle Mafille, costumes Caroline Tavernier, lumières Jean-Yves Courcoux, son et création musicale Arthur Verret et Jean-Pierre Petit, travail sur le corps Delphine Brual. Avec Renaud Danner, Olga Grumberg, Esteban Lima de Carvalho, Jean-Pierre Petit, Julie Pouillon. Du 18 au 22 mars à, dans le cadre du diptyque Walser avec une autre pièce *Je n'ai pas le don de parler* par Agathe Paysant, au Théâtre de L'Echangeur 59, avenue du Général de Gaulle 93170 -Bagnole. Tél : 01 43 62 71 20, reservation@lechangeur.org

Crédit photo : Fabienne Rappeneau.



JE N'AI PAS LE DON DE PARLER

LUNDI 18 >> SAMEDI 23 MARS 2024



l'Humanité

BLANCHE-NEIGE SUR FOND NOIR

🕒 3min Mise à jour le 24.03.24 à 12:59



Agathe Paysant (C^{ie} de la Décision) signe la mise en scène de *Je n'ai pas le don de parler*, d'après des textes de Robert Walser (1878-1956), écrivain suisse de langue allemande¹. Le jeune Kafka et Walter Benjamin, entre autres, le mettaient au plus haut. Le moteur du spectacle, c'est *Blanche-Neige*, pièce datée de 1901 (l'année où Freud publie *Sur le rêve*). Robert Walser y interprète, à sa guise, le conte fameux des frères Grimm.

Les sept nains sont passés à la trappe. On n'est pas chez Walt Disney. Nous voici au cœur d'une intrigue dans laquelle, selon l'inspiration ineffable d'un auteur à l'instabilité patente, la lucidité d'instinct la plus vive brosse le tableau cruel de l'innocence bafouée frôlée par le désir, du tabou de l'inceste, de l'adultère et de la scène primitive à l'abri des regards, quand la méchante Reine est censée s'envoyer en l'air avec le Chasseur, lequel, au lieu de tuer Blanche-Neige sur ordre, s'est contenté d'une biche... Ce dispositif mental subtilement pervers, Agathe Paysant et ses comédiens l'offrent sous les aspects d'une fable pour adultes consentants, tout en préservant, du conte, les atours de la probité candide.

C'est d'ailleurs en cela que réside le caractère, proprement merveilleux, d'une représentation fondée sur le persiflage des signes en vigueur dans les fables à destination de l'enfance. Au Prince (Marc-Antoine Vaugois), fagoté à la mode médiévale, revient le rôle du grand benêt, ver de terre amoureux de l'étoile qu'est la Reine (Nathalie Pivain), experte en mimiques expressives d'une impayable drôlerie. Blanche-Neige (Camille Duquesne), cultive l'ingénuité adorable qui frôle le péché sans y voir malice.

LE PERSIFLAGE DES SIGNES EN VIGUEUR DANS LES FABLES À DESTINATION DE L'ENFANCE.

En clôture, dans une fête de fin d'année à l'école, apparaît le Roi (Alban Gérôme) en cocu magnifique. Marc Bertin, qui campe le Chasseur en homme de raison prosaïque, a énoncé, à l'orée du spectacle, un bref autoportrait de Robert Walser. Ce poète ne tenait pas en place, à l'instar de Gérard de Nerval, Jakob Lenz et d'autres qui marchaient main dans la main avec l'ange du bizarre.

Au XIX^e siècle, la clinique nommait dromomanie cette impatience des limites qui poussait à l'errance et au nomadisme. Robert Walser, devenu mutique, entendait des voix. Diagnostiqué schizophrène, il fut interné. Quand Blanche-Neige va de long en large sur le plateau recouvert, jusqu'au mur du fond, d'une immense toile noire (scénographie de Simon Restino), on songe à Robert Walser arpentant son monde. La pomme empoisonnée se révèle dans un repli. Agathe Paysant et les siens rendent hommage, avec amour, à un être socialement subalterne, qu'Apollon, par miracle, couronna d'une étoile au front.

1. Créé à l'automne au Studio-Théâtre de Vitry, puis à l'affiche au Centre dramatique La Commune d'Aubervilliers, le spectacle a été présenté du 18 au 23 mars au Théâtre de l'Échangeur à Bagnolet.



Retardataire chronique(s)

« Le remède à l'ennui, c'est la curiosité. La curiosité elle, est sans remède. » Ellen Parr

Billets	Yas mais pas chroniques	Contact
---------	-------------------------	---------

Je n'ai pas le don de parler @Théâtre L'Échangeur, le 18 Mars 2024

Présenté au CDN d'Aubervilliers, au Studio-Théâtre de Vitry, il est arrivé jusqu'au Théâtre de l'Échangeur à Bagnelet et c'est ici que nous sommes allés découvrir *Je n'ai pas le don de parler*. Un spectacle pour le moins curieux qui prend des allures d'ONI - Objet Théâtral Non Identifié -.



© Anthony Dureau

Qui pourrait croire que derrière ce curieux titre se cache une relecture du conte *Blanche-Neige* des frères Grimm par **Robert Walser** et ses *Petits textes poétiques* ? La metteuse en scène **Agathe Paysant** s'en est appropriée la matière pour transposer la pièce dans un univers qui n'existe pas. Le spectateur se le crée mentalement. Le plateau est entièrement drapé de noir. Rien ne laisse penser qu'il s'agit de la légendaire forêt, pas même un arbre. Tout au fond, un comédien - **Marc-Antoine Vaugois** - dort d'un sommeil de plomb.

Et dans cette obscurité étrange, un duo composé d'un homme - **Marc Bertin** - et d'une femme - **Nathalie Pivain** - s'avance, s'empare du programme de salle et fait la lecture aux spectateurs du texte *Le paysage*. Le regard taquin, ils nous (re)joueront l'histoire peuplée de silences, d'actions rejouées. Les accessoires arrivent du (faux) plafond. Tous les personnages du conte sont là, à l'exception des sept nains. De **Walser** on connaissait *L'Étang* - et on avait encore à l'esprit la mise en scène très forte de **Gisèle Vienne** - mais pas sa *Blanche-Neige*. Une lecture plus ambiguë du conte.

C'est toute l'étrangeté de ce spectacle qui fait sa grandeur. On ne rit pas forcément mais on sourit d'un jeu collectif profondément sincère où les acteurs sont comme des pantins tenus non pas par leur metteuse en scène **Agathe Paysant** mais par eux-mêmes. Les cinq comédiens - **Camille Duquesne** et **Alban Gérôme** viennent s'ajouter aux noms précédemment cités - se donnent à cœur joie dans ce simulacre de manipulation pour notre plus grand bonheur.

Publié par Léo Gaujon à 16:49:00



Libellés : Théâtre



CORPS PREMIERS

LUNDI 22 >> SAMEDI 27 AVRIL 2024

hottello critiques de théâtre par véronique hotte

Corps premiers, Une histoire du sport, du corps, et de tous ces instants où il tient le premier rôle de Cédric Orain. Texte (esse que Editions) et mise en scène Cédric Orain, avec Claude Degliame, Aurora Dini et Maxime Guyon, au Théâtre de L'Echangeur Bagnolet.



Crédit Photo : Christophe Raynaud de Lage.

Corps premiers, *Une histoire du sport, du corps, et de tous ces instants où il tient le premier rôle de Cédric Orain*. Texte (*esse que Editions*) et mise en scène **Cédric Orain**, avec **Claude Degliame**, **Aurora Dini** circassienne, et **Maxime Guyon**. Scénographie vidéo **Pierre Nouvel**, lumière **Bertrand Couderc**, création son **Lucas Lelièvre**, **Camille Vitté**, costumes **Karin Serres**, regard chorégraphique **Bastien Lefèvre**, regard dramaturgique **Guillaume Clayssen**.

Le sport moderne n'a pas l'innocence d'un jeu, c'est une activité de professionnels dans des épreuves aux gros enjeux financiers. Or, les éléments de jeu – règles à ne pas transgresser – subsistent.

Chronométrage manuel puis électrique, électronique, pour l'évaluation des performances – technique de course, départ dans des starting-blocks, mesure du vent pour établir des records, préparation physique, technique psychologique des athlètes: le sport de haut niveau n'est pas un jeu, plutôt un métier, exigeant, contraignant, et gratifiant dans la victoire ou le record.

Le spectacle de Cédric Orain explore l'espace mental d'un corps en mouvement affinant sa technique et ses capacités, soit l'athlète tentant la manière dont le corps pourrait « se dépasser ». Dans la confrontation avec la performance, le corps échappe à son détenteur, et les mouvements naturels de l'activité corporelle – marcher, bondir, courir, sauter -, sont évalués d'après des critères quantitatifs rigides, avec mesure de vitesse pour la course, de hauteur, de longueur pour les sauts.

« (...) Style ou pas, ça y est, Emile est une vedette mondiale. Somme toute, il aura suffi de peu: Oslo, Berlin, un cross interallié à Hanovre et les records successifs qu'il aligne dans son pays... Il est devenu ce qu'on appelle un grand champion. Il est inévitable. On n'indique plus sa participation à une épreuve, on indique simplement, bien avant qu'elle ait lieu, qu'il va la remporter... » (Jean Echenoz, *Courir*, Les Editions de Minuit, 2008).

Belle mise en majesté du sport et des possibilités d'un corps inventif, *Corps premiers* révèle des moments de grâce lumineux. Un sportif est un champion s'il pousse son corps à l'inaccessible ou s'il invente librement : Dick Fosbury, sauteur américain invente en 1968 aux Jeux Olympiques de Mexico un nouveau saut, enroulant son dos juste au-dessus de la barre de saut, d'où le regard médusé des juges inaptes à savoir ce qui est réglementaire ou non : il vient de sauter les 2m24.

« Le public en redemande, le stade entier n'a d'yeux que pour lui, et l'arrivée du marathon passe totalement inaperçue, Fosbury vient de marquer l'histoire des jeux, il vient d'inventer un saut qui porte encore aujourd'hui son nom. Le sport oblige à l'invention, il faut inventer pour gagner, créer des coups, concevoir des tactiques », écrit Cédric Orain.

De son côté encore, « Emile aura couru trois fois le tour de la Terre. Faire marcher la machine, l'améliorer sans cesse et lui extorquer des résultats, il n'y a que ça qui compte... » (ibid. *Courir*).

Le vélo, sport individuel de course sur route, provoque des événements populaires, le Tour de France.... Laurent Fignon, Bernard Hinault, Jacques Anquetil, Raymond Poulidor sont évoqués.

Des interviews composent le spectacle et font le récit de ces aventures, Fosbury, Colette Besson ou Kathrin Switzer – première femme à courir un marathon –, Valery Brumel, athlète soviétique du saut en hauteur qui méprisait Fosbury n'œuvrant pas, d'après lui, selon les règles de l'art. Quelques images vidéo et photos d'archives en noir et blanc: plaisir et mystère pour le spectateur à voir tant de passion, de frénésie, de foi en l'élan – éclairs d'une vie ardente en éblouissements.

Sur scène, trois interprètes à la belle présence, dont la circassienne Aurora Dini – contorsion et cerceau aérien – qui explique son histoire – ses débuts, l'abandon de la compétition, suite à des accidents extérieurs, puis son retour au sport par la voie du cirque: récit sobre et paisiblement vrai.

Maxime Guyon lance la danse en se demandant tout haut pourquoi son voisin, lampe frontale sur le front, se lève tous les matins pour aller courir: dans le but de s'entretenir ou de s'accomplir ? L'acteur apporte de la distance et du recul face au sport, silhouette populaire et parler comiques. Personnage intervieweur, sportif créateur ou enfant, comme ses deux partenaires, il se souvient de ses lectures enfantines et du journal sportif où tous les étés, il vivait à l'allure des héros du Tour de France. Il rappelle l'occasion inespérée d'avoir pu voir, à douze ans, avec son père, un match, où contre toute attente, la France perd contre la Bulgarie en 1993 : catastrophe, peine inconsolable.

Quant à la majestueuse Claude Degliame, elle raconte de sa voix grave et profonde les pensées, entre autres, de Dick Fosbury qui réfute le titre de champion, honnête avec lui-même, comme avec les autres. Tous s'écoutent, sur le plateau de scène comme sur le sol d'un gymnase – théâtre dans le théâtre – , attentifs à *l'instant poétique*, à la pensée articulée entre émotion et retour méditatif.

Véronique Hotte

Du 22 au 26 avril 2024 à 20h30, sauf le samedi à 18h, jeudi à 14h30 et à 20h30 à *L'Echangeur à Bagnolet*, 59 avenue Général du Gaulle. Tél : 01 43 62 71 20 | reservation@lechangeur.org Le spectacle *Corps Premiers*, labellisé par *Paris 2024* dans le cadre de l'*Olympiade Culturelle*.

Partager :



Twitter



Facebook



Reblog



J'aime

Soyez le premier à aimer cet article.

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Corps premiers, texte et mise en scène de Cédric Orain, à L'Echangeur de Bagnolet

Avr 24, 2024 | Commentaires fermés sur Corps premiers, texte et mise en scène de Cédric Orain, à L'Echangeur de Bagnolet



© Christophe Raynaud de Lage

***ff* article de Denis Sanglard**

Le corps dans tous ses états. A travers le sport, Cédric Orain interroge avec beaucoup de malice et un semblant de sérieux, pas mal d'intelligence aussi, les possibles du corps poussé dans ses retranchements les plus ultimes, voire intimes, parfois, par les sportifs de haut-niveau ou bien encore moyen. Moyen comme Dick Fosbury par exemple. Franchement pas au niveau à ses débuts mais qui devint champion olympique en 1968 à Mexico, en inventant un saut inconnu des juges, perplexes devant cet enroulé du dos si peu réglementaire, qui lui permit de franchir la barre à 2,24m. Le fosbury-flop, ainsi fut nommée désormais cette technique, n'étant que le fruit d'un hasard, un arbre sur le chemin du sautoir d'entraînement. Oui, il suffit de peu, un ruban rouge dans les cheveux pour déjouer les pronostics et franchir la ligne du 400m féminin en 52,03 s, et devenir championne olympique comme Colette Besson aux mêmes jeux de Mexico. Ce ruban là, ce fut comme la plume de l'éléphantéau Dumbo... La question que pose Cédric Orain au fond, à travers quelques moments emblématiques de l'histoire du sport, c'est comment un corps génère de la pensée, hors de la pensée. Ou pas. Parce que le corps peut aussi la précéder, penser par lui-même, et par là même créer de l'imprévue. Et comprendre cela, y être attentif, pour un sportif c'est se permettre un sacré pas de côté qui défiant tous les pronostics, ouvre potentiellement la victoire. Ainsi naissent les légendes. En somme, ici et dans ce cas précis, une pensée qui ne viendrait pas du corps ne peut être que fausse. Puis vient la répétition du geste et celui-ci une fois acquis, s'installant définitivement à l'intérieur de soi s'oublie, devient réflexe, automatisme, sans qu'aucunement n'intervienne la conscience. Dans son infini possible le corps est aussi porteur de mémoire.

Et c'est sans doute ça que l'on vient voir, nous spectateur, des corps qui s'échappent, des sportifs en quête d'absolu, un dépassement des limites où le corps est mis en jeu et qui finit par les dépasser eux-mêmes. C'est Anquetil, c'est Bernard Hinault, c'est Laurent Fignon, cyclistes poussant leur corps au-delà des normes attendues avec une puissance inédite. Et la fascination qu'ils exercent, victorieux ou vaincus, participe pour les spectateurs, pratiquant ou pas, de la même quête d'absolu, de vivre ce moment où tout bascule, où l'inédit et l'invention surgissent et se dire, j'y étais, je l'ai vécu. Le sport est aussi une catharsis. C'est l'enfance de Cédric Orain, minot fracassé par la victoire de la Bulgarie devant la France en 1993 au Parc des Princes et dont il fut le témoin dévasté. Pourtant, dit-il, l'amertume de cette défaite fut oblitéré au final par le sentiment joyeux d'avoir participé là à quelque chose d'historique. Et la découverte du cyclisme, les transmissions par la radio, fut une exaltation sans pareille devant une compétition où tout peut arriver, jusqu'au pire mais où s'écrit l'Histoire et le mythe.

Et sur ce plateau, reproduction a minima d'un gymnase, ils sont trois à raconter tout ça, tout ce qu'ils ne sont pas, sportifs, mais auquel nous croyons ferme. Miracle du théâtre. Trois athlètes de la scène, Aurora Dini (circassienne), Maxime Guyon et Claude Degliame. Ils sont sans rien d'autre que leur présence Dick Fosbury, Colette Besson, Jim Hines (premier coureur à courir le 100 m en moins de 10s.) ... Cédric Orain, aussi. Le gamin pour qui les histoires de cyclisme étaient des comme histoires de pirates. Et dans une séquence hilarante, commentateurs sportifs aux discours abscons, au sabir incompréhensible, phrasé véloce et emportement hystérique soudain. Entre ces trois-là qui font une sacrée équipe, la parole circule, témoin de relais de l'un à l'autre avec juste quelques images d'archives, quelques photos de ces héros contemporains pour illustrations et pour balayer les clichés. Jamais dans la performance, l'imitation mais dans l'évocation et la parole performative. Il suffit à Claude Degliame, impériale toujours, le phrasé musical, de dire sans se départir d'elle-même, « je suis Fosbury » pour qu'elle le soit. Aussi simple que cela et confondant. Et Maxime Guyon de retrouver lui, l'émerveillement de l'enfance devant les exploits de ces héros à vélo.

Cela participe de la création, de l'invention de soi justement, de l'impossible matérialisé, et c'est ce lien-là, ténu et secret, qui relie sans doute le théâtre et le sport. Tout comme la catharsis justement. Parce qu'au fond et sans doute réside là le propos de Cédric Orain, il n'y a pas grande différence. Le théâtre aussi est une question de pas de côté, de corps, de sa mémoire, de son dépassement, d'exploit parfois. Un corps en jeu, un corps qui pense, un corps agissant, un corps qui crée. C'est l'expérience même d'Aurora Dini, gymnaste devenue circassienne, qu'elle-même raconte ici. Pas pour rien qu'en conclusion est évoqué la grande pianiste Maria Joao Pires, de ses mains qui ne la trahissent pas, seules sauvèrent un concerto parce qu'elles avaient en elles la bonne partition que n'avait pas la concertiste.



Corps Premiers : Cédric Orain met en scène la magie du corps

📅 27 avril 2024 👤 Guillaume d'AZEMAR de FABREGUES



Corps Premiers de Cédric Orain à l'Échangeur : à travers des histoires vraies, Claude Degliame, Maxime Guyon et Aurora Dini explorent la magie et l'intelligence du corps. Une invitation à lui laisser le contrôle et à oublier les règles pour explorer le vaste champ des possibles.

Sur la scène, un banc, un tapis de gymnastique bleu. Un cerceau métallique descend du plafond. Sur le côté de la scène, une rangée de chaises. On aperçoit un cerceau de hula hoop, des médailles. Maxime Guyon arrive, s'assied. *Mon voisin est encore parti à sept heures ce matin. Et il court.*

Pour son voisin, le sport allège le corps, c'est le bonheur. Ce qui fait le sport, c'est le défi, le chronomètre. La compétition. Cédric Orain élargit la perspective. Voilà Richard Fosbury, dont le corps va découvrir la puissance de l'enroulé dorsal par le hasard d'un arbre, qui, médaille olympique gagnée reprendra ses études. Il vient nous raconter son histoire. Voilà la colère de Valery Brunel, le saut en hauteur, c'est la beauté de l'enroulé ventral. Voilà Colette Besson, Cendrillon, qui gagne le 400 mètres parce qu'elle s'est entraînée au bon endroit. Voilà Jim Hines, le premier à franchir les mur des dix secondes au cent mètres. Kathrine Switzer, la première marathonnienne. Et Maria Joao Pires... que vient faire une pianiste au milieu de tous ces sportifs.

Cédric Orain raconte l'intelligence, la magie du corps. Avec ces histoires vraies d'hommes et de femmes qui sont allés au delà des limites, qui ont tracé des chemins qu'on pensait impossibles. Avec la performance en arrière plan, il dit la magie du corps, le mental fixé sur l'objectif. Pour porter son texte, Claude Degliame, Maxime Guyon et Aurora Dini. Deux univers qui se rejoignent, le théâtre et le cirque. Chacun, à sa façon, vous laissera bouche bée.

Une belle invitation à sortir de son confort, à laisser son corps oublier les règles pour explorer le vaste champs des possibles.

Au théâtre l'Échangeur jusqu'au 27/04/24

Du lundi au vendredi : 20h30; samedi : 18h00

Durée : 1h35

Texte : Cédric Orain

Avec : Claude Degliame, Aurora Dini, Maxime Guyon

Mise en scène : Cédric Orain

Compagnie : La Traversée

Visuel : Christophe Raynaud de Lage

Cette chronique a été publiée pour la première fois sur www.jenaiquunevie.com



JEANNE

LUNDI 6 >> SAMEDI 11 MAI 2024

Jeanne de Yan Allegret : le conte tout en nuances d'une femme qui cherche le reflet de ce qu'elle est, parce qu'elle ne ne sait pas

📅 7 Mai 2024 👤 Guillaume d'AZEMAR de FABREGUES



Jeanne à L'Échangeur : Yan Allegret raconte la sidération qui saisit Jeanne, pas totalement partie de chez elle, qui sait qu'elle ne reviendra pas. Julie Moulier est fantastique. Un texte fin à savourer dans la mise en scène toute en nuances de l'auteur.

Sur la scène, un lampadaire. Au fond de la scène, en attente, deux tables, quatre chaises, une porte. Jeanne entre en scène, sous la lueur du réverbère. Éloi, dans la pénombre, il laisse des voice mails. Jeanne n'est pas allée à l'école chercher leur fils, on ne l'a pas vue à son bureau, il s'inquiète. Jeanne appelle. *Éloi, c'est moi... Jeanne, tu vas bien ?*

Ce matin, Jeanne n'est pas allée travailler. Elle a poursuivi sa route, s'est posée dans un hôtel, près d'un parc. Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Elle s'est retrouvée expulsée de sa vie. Familiale et professionnelle. Elle aime toujours Éloi, son mari. Léo et Élise, leurs enfants. Elle garde un lien ténu avec eux, elle cherche. Elle croise un vieil homme, fasciné par les oiseaux. Lou Reed, sa voisine à l'hôtel, dont la chambre s'est transformée en un marais. Jeanne se trouvera.

J'ai à nouveau savouré le texte de Yan Allegret. Il raconte la sidération qui a saisi Jeanne. Le lien, l'amour qui la relie à Éloi, Léo et Élise. La force avec laquelle Éloi tient ce lien, jusqu'à ce qu'il en admette l'inutilité. Yan Allegret ne raconte pas un départ, il raconte un point de non retour. Il ne raconte pas un voyage, il raconte une imprégnation. Il raconte Jeanne qui se retrouve, qui croise le monde psychédélique de Lou Reed, le monde animiste du vieil homme. Comment le vieil homme lui montre le silence des présences autour d'elle. Lou Reed qui lui propose le reflet de ce qu'elle est, au cas où elle ne le saurait pas. Jeanne se trouvera.

Yan Allegret assure également la mise en scène. Un parti pris radiophonique, doux, pour souligner le texte, lui apporter la musique des voix et des bruits de la ville. Une belle mise en scène, sensible, avec quelques moments forts qui renforcent le côté conte. Un beau travail de direction d'acteurs, tout en nuances. Yan Allegret emmène le spectateur à l'os de son texte. Il ne décrit pas, il raconte. Nourri de ses mots et des émotions des comédiens, l'imaginaire du spectateur a le champ libre.

Sur scène, Julie Moulrier est Jeanne. Elle est fantastique dans son travail de la voix et des postures. Autour d'elle, Olivier Constant rend la solidité qui emplir petit à petit Éloi. Olga Abolina, Lou Reed un peu chamane qui retrouve petit à petit une humanité. Yoshi Oïda, vieux sage bienveillant qui avance à pas mesurés. Ils sont tous excellents.

L'histoire de Jeanne, cette femme qui ne sait pas encore si elle veut partir, qui sait déjà qu'elle ne peut pas revenir, m'a une nouvelle fois saisi. Je me suis laissé emplir par ses émotions, j'ai exploré le monde psychédélique de Lou Reed, suivi le vol des oiseaux avec le vieil homme. Laissez infuser la reconstruction du monde d'Éloi.

Avec Jeanne, Yan Allegret offre au public un conte pour adultes. Un conte tout en nuances, qui prend le temps de s'installer. Un conte qui fait du bien.

A **L'Échangeur** Bagnolet jusqu'au 11/05/24

Du lundi au samedi : 20h30

Durée : 2h00

Texte : Yan Allegret

Avec : Julie Moulrier, Olivier Constant, Yoshi Oïda, Olga Abolina

Mise en scène : Yan Allegret

Compagnie : **Compagnie (&) So Weiter**

Visuel : DR

Cette chronique a été publiée pour la première fois sur www.jenaiquunevie.com

Jeanne, l'impossibilité de savoir



Créé en novembre dernier au Nouveau Gare au Théâtre de Vitry-sur-Seine – théâtre que Yan Allegret co-dirige avec Diane Landrot –, *Jeanne* s'installe à L'Échangeur, avant le 11 dans le Off cet été à Avignon. Un spectacle plus intime que politique, inspiré du phénomène des « disparus volontaires ».

De ce texte, dont le metteur en scène Yan Allegret est également l'auteur, on pourrait dire qu'il tend à être à la fois aussi simple que mystérieux, aussi poétique que trivial. De sa mise en scène, on pourrait dire que c'est également ces mouvements qu'elle souhaite creuser. L'équipe déploie un univers s'attachant à travailler le trouble avec de modestes artifices, à nous balader entre images oniriques et instants du quotidien, recourant seulement à quelques chaises, une table, une porte et une création lumières extrêmement soignée et léchée pour dessiner les espaces (réels comme imaginaires) traversés.

Au sujet de Jeanne, nombre de choses nous échappent. Ce personnage semble a priori avoir une existence assez commune : celle d'une femme de la classe moyenne, travaillant, en couple avec deux enfants. Ce que nous découvrons lorsque le spectacle débute est son refus de continuer plus avant cette trajectoire, ce parcours si bien balisé. Interprétée avec tenue par la comédienne **Julie Moulrier**, toujours au bord de la rupture, Jeanne se tient, lors de la première scène, sous une lumière évoquant celle d'un lampadaire urbain. En voix-off résonnent les messages que lui laissent son conjoint Eloi. Nous la découvrons ainsi sur le seuil, à un moment de bascule dont nul ne sait encore si elle va s'en relever, ni ce qu'il va advenir. Comme elle l'annonce à Eloi quelques instants plus tard elle ne peut plus rentrer chez elle. **Toutes les relations, habitudes, obligations qui constituaient jusqu'alors son quotidien lui semblent désormais impossibles et trop lourdes.**

Le spectacle suit cette période en suspens de quelques semaines où Jeanne, réfugiée dans une chambre d'hôtel (simplement signifiée par un matelas au sol), marche (beaucoup) dans la ville, observe, rêve, réfléchit et échange avec deux personnes. Il y a de fait un écart entre ce personnage dont les motivations, la vie passée, les désirs nous échappent, et les deux êtres croisés : le vieil homme étourneau (interprété par l'artiste japonais **Yoshi Oïda** – parrain, par ailleurs, du Nouveau Gare au Théâtre) – dont la bienveillance tranquille séduit Jeanne – et Lou Reed, jeune femme recluse dans une chambre d'hôtel qui s'est transformée en marais. Tous deux, dont on ne sait s'ils sont de purs fantasmes sortis de son imagination, ou des rencontres métaphoriques nourrissant son cheminement intime, accompagnent par leurs paroles (« *Si on n'invite pas, il n'y aura rien. Et pour ça, il faut faire de la place* », lui glisse ainsi le vieil homme) ou leur seule présence l'errance de Jeanne. Une errance diffuse, qui s'étend lentement au fil de la représentation, tout en demeurant également faite de nombreuses zones d'ombres.

Choissant de se saisir de ce thème de la disparition volontaire de personnes (démarche au sujet de laquelle on cite souvent le Japon, mais qui concernerait en France près de 70 000 personnes chaque année en France), sujet qui infuse régulièrement le théâtre contemporain (citons le spectacle [Ceux qui se sont évaporés](#)), **Yan Allegret assume de rester dans l'inconnu.** Plutôt que d'explicitier et de chercher des motivations, l'auteur dessine ce personnage banal qu'est Jeanne en l'offrant possiblement comme une surface de projection pour les spectatrices et spectateurs. Et la présence de Lou Reed et du vieil homme étourneau, avec l'univers qu'il et elle charrient, apparaissent comme des signes poétiques, des réponses se voulant métaphysiques à des errances et questionnements partagés par nombre d'entre nous. Mais en se maintenant dans cet entre-deux, entre trivial et poésie, le spectacle n'évite pas un revers : celui de nous maintenir sur le seuil de ce qui se joue. La douceur générale de la forme, la pudeur (quant à la vie de Jeanne), les quelques dialogues parfois éculés du couple et la timidité à ancrer cette femme plus avant dans le monde qu'elle décide de désertir en viennent à amoindrir le propos. En conservant la focale sur sa seule mise en mouvement intime et celle de sa famille et en contournant soigneusement toutes questions sociales et politiques, **Jeanne peine à atteindre, percuter, et à transmettre toute la violence, les réflexions et les bouleversements liés à l'état de sidération que ce personnage a traversés.**